

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						J					

La Persécution dans l'Extrême Orient.

[Les Missions Catholiques.]

TONG-KING OCCIDENTAL

(Nouveaux détails.)

Lettre de M. Pinabel à M. Delpech, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères. (Suite.) (1)

Après notre déjeuner, il fallut de nouveau chercher quelque cabane et tâcher de rencontrer quelques sauvages, sous peine de nous exposer à mourir de faim. Remonter le torrent plus haut, nous enfoncer encore dans la montagne était inutile, parce que de ce côté il n'existe plus aucun village. Nous nous éloignant sans cesse, nous ne pouvions plus trouver aucun sauvage.

Descendre de nouveau le torrent était assez dangereux, car nous nous rapprochions des brigands, qui parcouraient la forêt pour s'emparer des effets cachés çà et là. C'est pendant que je décidai à descendre avec ma petite troupe jusqu'à une certaine distance.

Peut-être la bonne Providence nous ménagerait la rencontre de quelques-uns de mes catéchumènes, en fuite comme nous. La nécessité nous donna des forces, et notre espoir ne fut pas trompé. Je recitai de tout mon cœur le *Pater*, et répétais la demande : *panem nostrum quotidianum* : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, Père céleste qui nourrissez les petits oiseaux." Après une heure de marche dans le torrent, nous eûmes le bonheur de rencontrer un sauvage que j'avais baptisé il y a quelques jours. Il avait un reste de riz cuit qu'il nous donna ; nous le parta-

(1) Voir No. 25 des Annales de la Propagation de la Foi, p. 80.

geâmes aussitôt, et chacun en eut à peu près la grosseur d'un œuf. De plus, il nous conduisit vers sa petite cabane, cachée à quelque distance dans la montagne. La joie de retrouver un abri, un bon feu, un repas de riz, nous fit oublier toutes nos fatigues et chacun se mit à raconter les accidents et les malheurs de la veille.

La joie ne devait pas être de longue durée. Le soir, accourut tout essoufflé un neveu de notre sauvage. L'émotion l'empêcha longtemps de parler ; enfin il nous dit : " Ayant rencontré sur ma route un des hommes du Père, appelé Phuong, j'ai rebroussé chemin pour le conduire à Nong-ca village éloigné où je croyais que le Père s'était retiré. En chemin nous avons été pris par les brigands qui nous ont liés. Ils m'ont demandé où était le Père, m'ont dit qu'il fallait que notre maison se soumit aux brigands et les suivit ; ensuite il m'ont relâché, mais ils ont gardé le catéchiste. Ce catéchiste a eu la tête tranchée.

Cette nouvelle nous remplit de tristesse et d'inquiétude pour l'avenir. Notre sauvage surtout paraissait bouleversé. Il ne se trouvait plus en sûreté, même dans cette cabane. Si les brigands découvraient le Père chez lui, il serait tué lui-même. D'ailleurs nous étions trop nombreux ; le riz devait manquer sous peu. Après bien des délibérations, il fut décidé que nous ne pouvions nous séparer aussitôt. Le lendemain matin, deux sauvages sur les quatre qui étaient avec nous iraient chercher du riz que j'avais caché dans une montagne ; peut-être les brigands ne l'avaient pas pris. De plus, pendant le jour, nous devions abandonner la cabane et nous cacher en divers endroits, et le soir revenir pour le repas. Après cette délibération, nous nous livrâmes au sommeil.

Au réveil, deux sauvages partirent pour rapporter du riz s'il était possible. Les deux autres, sous divers prétextes s'éloignèrent de nous ; ils allèrent visiter leurs femmes et leurs enfants cachés à un autre endroit de la montagne. Lorsque je me vis seul avec mes hommes, je commençai à soupçonner que peut-être les sauvages nous abandonneraient. Nous comptions les heures, et midi arriva ; personne ne revenait : le soir nous étions encore seuls.

Il devint évident pour moi que les sauvages saisis

l'ua
hé
iva
ut
t le
a
io
at
ve
ca
E
o
à
il
crainte avaient fui, sans oser nous prévenir. Nous étions fort inquiets ; car le riz allait nous manquer, et nous ne connaissions pas assez le chemin pour retrouver la route de la plaine annamite, à travers la montagne : nous ne connaissions que la route suivie ordinairement par les voyageurs, et nous ne pouvions la suivre, parce que les brigands avaient établi partout des postes. Je résolus de rester le plus longtemps possible dans la montagne et de ne partir qu'au moment où nous n'aurions plus aucun espoir de secours. Il nous restait environ trois litres de riz, du poisson sec et quatre poules. Afin de faire durer le riz plus longtemps, nous allâmes chercher des fruits de palmiers dans la forêt, nous pûmes passer ainsi le 3 et le 4 janvier. Le soir du 4, il ne nous restait plus qu'un petit repas de riz. Il fallait donc se décider à partir le lendemain matin, nous devions descendre du côté de la plaine, parce que tous les sauvages avaient quitté leurs villages et s'étaient enfuis.

Le samedi matin, 5, nous nous recommandâmes de tout cœur à la bonne Mère, à notre ange gardien, et nous ar-
tîmes. Le temps était froid et pluvieux. Nous allions être trempés ; mais nous avions moins de chance de rencontrer les brigands. Il m'est impossible de dire combien nous avons souffert pendant cette journée. Nos craintes étaient continues, parce que nous passions nécessairement près des villages et des postes occupés par les bandits.

Il nous suffisait de rencontrer même un enfant pour nous faire prendre. Nous fîmes donc forcés de marcher continuellement dans des fourrés impénétrables ; des sangsues sans nombre montaient de tous côtés, sans que nous eussions le temps de les chasser. Par malheur nous nous égarâmes plusieurs fois dans la forêt. Une fois même, nous allâmes tomber près d'un village, vrai nid de rebelles... Nous avons longtemps cherché le chemin ; et, comme j'avais conservé une boussole, je pus juger à peu près de la direction.

Après avoir marché de nouveau quelques instants, nous trouvâmes un petit torrent, dont le cours nous indiquait la route, et aussitôt nous nous mîmes en mesure d'y descendre, pour rendre notre marche moins pénible. Les bords du torrent étaient tellement fourrés, que nous dûmes chercher un

chemin un peu plus loin. Ce fut un miracle de la Providence ! Car, au même moment, environ quarante brigands, conduisant une dizaine de prisonniers, passèrent sous nos yeux, remontant ce même torrent. Si nous étions descendus cinq minutes plus tôt, nous étions pris. Les broussailles empêchèrent les brigands de nous apercevoir. Nous les entendîmes se réjouir de leurs succès. L'un dit :

“ Depuis que je suis né, je n'ai jamais passé une aussi joyeuse journée qu'aujourd'hui ! ”

Ils venaient de ma résidence, où ils avaient bu mon vin et mangé mes bœufs et mon riz.

Je leur souhaitai bon voyage, et aussitôt après leur disparition, nous descendîmes nous-mêmes dans le torrent au pas de course. Nous avons enfin retrouvé notre chemin, et nous étions désormais à peu près en sûreté. Mais il fallait encore marcher longtemps, dans l'espoir d'arriver à un village où je connaissais un marchand annamite chrétien, qui pourrait nous donner du riz.

Notre marche était pénible ; il nous fallait passer dans un torrent glacé, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. A la nuit, nous étions exténués, et nous nous décidâmes à coucher sur les bords du torrent. Aussitôt nous allumons du feu. Il nous restait encore, pour sept personnes, à peu près le riz nécessaire pour le repas d'un enfant, et quelques petits poissons salés. Pendant que les uns attisaient le feu, les plus forts coupèrent des bambous, afin de construire deux petits radeaux. Le lendemain matin, nous espérions pouvoir descendre sans grands dangers. En effet, après avoir passé une nuit assez pénible sur les cailloux, nous nous jetâmes sur nos radeaux, et, vers dix heures, le jour de l'Épiphanie, nous arrivions près du village, où j'espérais rencontrer ce marchand chrétien. Quelle ne fut pas ma déception, lorsque j'appris que, quelques jours auparavant, les brigands, ayant passé chez lui, l'avaient attaché deux fois pour le tuer ! Ils l'avaient ensuite épargné ; mais lui, saisi de frayeur, s'était enfui dans la plaine.

Les gens du village, qui étaient païens, ne voulurent même pas nous vendre un peu de riz. Nous fûmes forcés de continuer notre chemin. Un peu plus bas, nous rencon

trâmes un païen honnête qui consentit à nous fournir du riz, et même sans nous le faire payer. Que le bon Dieu le récompense de sa charitable hospitalité ! Il nous restait encore une petite journée de fleuve, pour arriver à une paroisse de la plaine. Mais nos radeaux mal construits ne pouvaient descendre le courant à cause des nombreux rapides. Par un heureux hasard, ou plutôt grâce à la Providence, nous trouvâmes une barque qui retournait aussi dans la plaine, et le patron consentit à nous recevoir.

Nous descendions joyeusement et rapidement le courant, lorsque, après une heure de route environ, nous apercevons une cinquantaine de soldats et un mandarin sur les bords du fleuve. Nous nous cachâmes au plus profond de la barque. Mais le mandarin força le patron d'aborder, et ordonna une visite en règle. Une nouvelle épreuve nous attendait : nous étions trahis et découverts.

Les soldats abordent aussitôt, s'emparent de nous, nous lient étroitement, et nous prennent le peu d'argent et d'objets qui nous restaient. J'avais encore, pendue à mon cou, la custode, dans laquelle j'avais renfermé un médaillon de la vraie croix. Tout me fut enlevé ; je perdis même mon turban.

Le mandarin voulait nous couper la tête immédiatement, et je crâs le moment suprême arrivé. Je donnai une absolue générale à tous mes hommes, et offris mon sang à Jésus-Christ pour ma mission. Mais un chef subalterne moins cruel dit au chef :

“ Si ces gens sont coupables, le gouverneur de la province les condamnera, mais il n'est pas bon de les tuer ici sans jugement.”

Cette parole fut notre salut. Le mandarin fit une feuille qu'il envoya à la sous-préfecture, et dans laquelle il disait avoir rencontré un Européen et cinq Annamites qu'il livrait au sous-préfet.

Un chef et environ trente soldats devaient nous conduire. Après deux heures de marche pénible, nous parvînmes au village de ce chef, qui était un sauvage, ainsi que les soldats. Là, ils changèrent nos cordes pour de belles cangues en bambous coupés à la haie voisine. Un repas copieux nous fut donné, et nous pûmes reposer en paix. Pour moi, j'étais

moins inquiet que les jours précédents. Je n'avais plus qu'à me jeter entre les mains de la Providence, et, exténué de fatigue, je m'endormis tranquillement.

Le lendemain matin, nous commencions un pénible voyage de trois jours à pied. Je ne vous parlerai pas des injures, des quolibets qu'il nous fallut supporter et entendre. Cependant généralement les soldats furent assez bons ; la population païenne se pressait autour de nous, mais plutôt par curiosité que par haine.

Nous eûmes essez peu à souffrir de la faim, sinon un jour, où notre souper fut retardé jusqu'à une heure du matin. Mais le froid nous fut fort pénible. Nous allions tête nue, revêtus d'un habit léger ; tout le reste nous avait été enlevé. Seul, j'avais pu obtenir un chapeau de mendiant, pour me préserver un peu de la pluie et du soleil au besoin. Le froid nous fit tellement enfler les pieds que la marche devint très fatigante. Dès le second jour, un de mes catéchistes dut être porté en filet, et moi-même je dus m'y résoudre le troisième jour.

Le bon Dieu vint à notre secours. Le matin de notre troisième jour de marche, nous arrivions assez près d'une chrétienté, nommé Ké-Va. Quelle fut notre joie en apprenant que quelques hommes et quelques femmes dévoués venaient nous rendre visite ! Le chef des soldats refusa d'abord de les laisser entrer ; ensuite il leur permit de nous voir, mais en sa présence. Ils nous témoignèrent par leurs paroles et par leurs larmes combien ils prenaient part à nos souffrances. Je leur exposai notre situation, et leur dis de retourner chez eux nous chercher quelques habits. Mais tout le village avait fui. Alors ces braves gens se dépouillèrent eux-mêmes d'une partie de leurs vêtements, de leurs turbans, et nous les donnèrent. Une personne de cette chrétienté se dévoua et voulut nous suivre, afin de nous faire la cuisine et de laver nos habits.

Les chrétiens devaient aussi nous fournir de l'argent et du riz. J'acceptai leurs offres avec reconnaissance. Ils pleuraient de compassion ; j'aurais volontiers pleuré de bonheur. Oh ! que la Religion est belle ! Avec les chrétiens, je retrouvais la pitié, la charité, le dévouement. Les jours précédents, je ne voyais que froideur, mépris, dureté.

En suivant la route ordinaire, nous devions nécessairement passer en face de ce village chrétien appelé Vâ. Mais les soldats, craignant que les chrétiens ne cherchassent à nous délivrer, nous firent prendre un chemin détourné. Cela n'empêcha pas toute la chrétienté de courir à notre suite. Hommes, femmes, enfants, à genoux au milieu des champs, pleuraient sincèrement et nous témoignaient leur dévouement. Je les consolai, les engageai à avoir confiance, à prier Dieu, à réciter le rosaire avec ferveur, et je continuai ma route en cherchant à retenir mes larmes et à cacher mon émotion. Certes, mes larmes étaient des larmes de joie, et je n'aurais pas changé ma cangue pour un collier d'or.

Le soir du mercredi, 9 janvier, nous arrivions chez le sous-préfet. Il nous reçut froidement, mais d'une manière assez convenable, et nous fit préparer un repas.

Le soir même, il me fit comparaître devant lui, et me dit qu'il allait nous faire conduire à la ville, auprès des grands mandarins, qu'au reste, nous n'avions rien à craindre, que les grands mandarins ne nous feraient aucun mal. Je demandai inutilement qu'on retardât notre départ jusqu'au lendemain.

Le mandarin nous fournit une barque sur laquelle nous avons passé la nuit. Nous arrivons de bonne heure à la ville, conduits par quelques soldats et leur chef. J'avoue que pendant cette nuit je dormis peu, et mes réflexions furent nombreuses.

Je savais que toute notre mission était ravagée dans le Laos. On dit en route que quelques Pères du Laos étaient massacrés probablement. J'appris que plusieurs chrétientés avaient été pillées, des centaines de chrétiens et un prêtre annamite massacrés, il y avait quelques jours, dans cette même province. Comment croire que les mandarins ne profiteraient pas de l'occasion pour nous faire mourir ?

Après notre repas du matin, nous fûmes conduits à la ville et dans la citadelle. Les rues étaient trop petites pour contenir les curieux qui se pressaient à notre suite. Il y avait là aussi, mêlés dans la foule, plusieurs chrétiens qui étaient venus pour voir l'issue de l'affaire. Presque tous pensaient et disaient tout haut : " C'en est fait ! Ils vont être décapités ! "

Après plusieurs heures d'attente dans la citadelle, nous vîmes enfin apparaître le *mandarin de la justice*.

Il me fit approcher et même asseoir à côté de lui, un peu plus bas. Il me fit boire du thé et se montra poli, alors seulement je compris que nous étions hors de danger. Il ne m'interrogea pas du tout. Il se contenta de chercher à me faire croire que les grands mandarins étaient très innocents des massacres arrivés, qu'ils allaient faire saisir les coupables, etc....

Je savais à quoi m'en tenir ; mais, par des réponses évasives, je lui fis croire que je ne soupçonnais pas les grands mandarins, que j'espérais obtenir justice.

Après une demi-heure d'entretien, je demandai au mandarin un passe-port pour sortir de la province, et revenir au collège de Phuc-Nhac, dans la province Ninh-Binh. Il consentit à me donner cette feuille, et je me retirai dans une maison chrétienne de la ville, où je passai une soirée et une nuit tranquilles, rendant grâce à Dieu de la protection visible qu'il nous accordait.

Le lendemain matin, vendredi, nous partîmes par la voie de terre ; et le samedi soir, j'arrivai dans la province de Ninh-Binh, à la paroisse de Phât-Diêm, où je rencontrai le supérieur du collège de Phuc-Nhac, le Père Dumoulin, qui, ayant appris mon arrivée, voulut bien venir ardevant de moi ; et, le dimanche, je me retrouvai au collège au milieu des bien-aimés confrères.

Tel est l'état actuel de notre mission du Laos. Quelle épreuve pour de nouveaux chrétiens ! Ils sont dispersés dans les montagnes, et ne peuvent ensemercer leurs champs. Ils ont perdu leurs buffles pour labourer. La famine suivra la guerre et il est bien à craindre que beaucoup de catéchumènes ne retournent au paganisme ! Nos chrétiens fuiront peut-être aussi dans d'autres tribus païennes, pour chercher quelques moyens d'existence, et ainsi tout sera à refaire.

Daigne le bon Dieu entendre la voix du sang de ceux qui sont tombés sous le sabre du bourreau ! Pour moi, j'espère vivre et mourir pour cette mission à laquelle je me suis dévoué volontiers par obéissance à notre vénéré vicaire apostolique.

Je ne connais pas encore les pertes matérielles ; mais je suis à peu près certain que tout est ruiné. Pour moi, j'ai perdu pour peut-être 2,000 fr. d'objets, d'ornements sacrés.

Les pertes, dans mon district seul, doivent s'élever à environ sept ou huit mille francs. J'espère que l'Œuvre de la Propagation de la Foi et les âmes généreuses nous aideront à relever ces ruines.

Les pertes des sauvages sont incalculables. Je demande surtout le secours des âmes pieuses. Alors que tout paraît désespéré aux yeux des hommes, Dieu saura tout relever de sa main puissante.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Ha-Noi, le 28 février 1884.

Il y a quelques jours, j'adressais à M. Lesserteur, directeur au Séminaire des Missions Etrangères, un télégramme pour lui annoncer en résumé les grands malheurs qui viennent d'affliger notre Mission du Tong-King occidental. L'impossibilité d'avoir des renseignements certains et suffisants m'a empêché de vous écrire jusqu'à ce jour ; car des chrétiens n'auraient pu circuler dans nos provinces sans danger pour leur vie.

Depuis près d'un an, par suite de la haine de nos ennemis, la mission du Tong-King occidental passe par une crise bien pénible, qui nous a occasionné à mes prêtres et à moi une vive sollicitude, et qui a été pour nos chrétiens la cause de craintes, de dangers et de malheurs continuels. Mais, depuis trois mois surtout, la situation est devenue particulièrement critique, au point qu'il ne se passe pas de jour sans que je reçoive des nouvelles de menaces, de massacres de chrétiens et de pillages ou d'incendie de leurs villages. Que de fois j'ai pensé au saint homme Job dans son épreuve ! Car, comme à lui, m'arrive sans discontinuer des messagers de nouveaux malheurs. Mais, au milieu de tous ces désastres, le bon Dieu tend encore sa main miséricordieuse, il nous éprouve sans cependant permettre à nos ennemis de nous écraser entièrement,

et, au moment où nous croyons tout perdu, il arrête subitement le torrent dévastateur. Nous traversons de mauvais jours et la situation, déjà bien pénible, menace des'aggraver encore, mais j'ai la ferme confiance que le Seigneur. préservera la Mission d'une ruine irréparable.

Je commence maintenant, non sans appréhension, le récit de nos malheurs, et, puisque vous avez fait un si bon accueil à ma dernière lettre, j'y joindrai le résumé des événements importants qui viennent de se passer au Tong-King.

Vers le mois d'octobre dernier, le gouverneur de la province chinoise du Yunnan écrivait au chef des *Pavillons noirs*, pour l'engager à résister vigoureusement aux Français, et il lui ordonnait de s'entendre avec les mandarins annamites, dans le but de massacrer les chrétiens, et d'enlever par là un appui à nos soldats.

À la fin de novembre, une ordonnance, faite au nom du chef des *Pavillons noirs*, approuvée par le maréchal annamite, annonçait aux sous-préfets de la province de Son-tay, que l'on avait des forces considérables, des munitions de guerre et des provisions de tout genre en très grande quantité, et que l'on se disposait à attaquer les Français à Hà-nôi. La pièce officielle ajoutait que, les chrétiens étant très nombreux et étant reconnus pour être les amis de la France, il fallait préalablement les exterminer, afin d'augmenter par là les chances de la victoire. La même pièce, dont j'ai eu une copie textuelle, faisait connaître les noms des villages chrétiens avec leurs populations et les principaux notables. Les sous-préfets recevaient l'ordre de mettre sans retard ce plan à exécution, et, dans le cas où ils rencontreraient une résistance, ils devaient en avvertir le chef des *Pavillons noirs* qui leur enverrait des renforts. En même temps, on faisait exécuter des travaux considérables pour préparer une attaque sur Hà-nôi.

Mais l'amiral Courbet, alors commandant en chef de l'expédition, prévenait les mesures de l'ennemi, et, le 11 décembre, il partait pour *Son-táy* avec un corps de 6.000 hommes, y compris les auxiliaires tonquinois. Une partie des troupes prenait la voie de terre, tandis que la flottille, composée de canonnières et de chaloupes au nombre d'une vingtaine, remorquant des jonques chargées de munitions et de provisions remontait le fleuve Rouge.

Le 13, les forces françaises campaient à quelques kilomètres des avant-postes de l'ennemi, les détruisaient en passant et, le 14, elles arrivaient devant le fort de *Phù-sá*. Ce point, admirablement bien situé à la jonction de deux digues, était une des clefs de *Son-táy*, et les Chinois y avaient établi un ensemble de travaux de défense qui le rendait pour ainsi dire imprenable.

Les troupes françaises enfoncèrent, non sans peine, les premières lignes ; mais elles se trouvèrent alors en face d'une route unique garnie de fortes palissades, de barricades en bambous, de tranchées, de terrassements et d'obstacles de tout genre, entassés sur une longue enfilade de 500 à 700 mètres, qu'il fallait nécessairement suivre. Au fond, se trouvait une dernière barricade, garnie de gros canons et défendue par les meilleures troupes des *Pavillons noirs*. Armées de fusils et chargeant par la culasse et protégées par de solides casemates, elles faisaient un feu nourri qui décimait les assaillants. Dans cet endroit resserré, entouré de tous côtés de défenses et de haies de bambous, les troupes ne pouvaient se développer ; il fallait nécessairement un coup de vigueur, et il fut fait. Les soldats avançaient malgré les obstacles, les balles et les boulets : à un moment cependant il fut impossible d'aller plus avant ; mais on a gardé les positions, quelques travaux de terrassement ont été exécutés à la hâte pour protéger les troupes et une lutte à outrance s'est prolongée toute la nuit, à quelques mètres de l'ennemi. Celui-ci, comprenant que la perte de ses lignes avancées était une large brèche ouverte à *Son-táy*, a tout tenté pour les conserver. Deux fois, dans la nuit du 14 au 15, il a fait des sorties en masse pour écraser les Français dans ce défilé et se réemparer du fort de *Phù-sá*. Mais la position était bien gardée et des corps étaient placés aux alentours pour empêcher l'ennemi d'effectuer un mouvement tournant.

La deuxième sortie des *Pavillons noirs*, à deux heures du matin, a été surtout un vrai coup de désespoir ; mais ils ne purent rompre les bataillons qui leur barraient le passage. Aburés de tant de bravoure, ils ont abandonné cette terrible position pour se replier sur la seconde enceinte fortifiée, et, le jour venu, on s'est aperçu que l'ennemi avait évacué toutes les lignes extérieures.

Les combats acharnés, depuis le soir du 14 jusqu'au matin du 15, ont coûté aux Français plus de 50 morts et 150 blessés. Quand nous avons vu arriver ces derniers à Hà-nôi, nous étions effrayés et nous nous demandions si la prise de *Sontây* n'exigerait pas le sacrifice d'un millier d'hommes.

Dans la journée du 15, il n'y a pas eu de combat sérieux ; l'amiral fit occuper les positions pour l'attaque des deuxièmes lignes, appelées *enceinte extérieure*, parce qu'elles englobent toute la ville. Cette fortification consistait en un rempart en terre, entièrement garni d'épaisses haies et de piquants de bambous. Elle était protégée par un fossé rempli d'eau et par des *trous de loups* plantés aussi de piquants. L'ennemi avait établi des casemates dans l'intérieur du rempart pour se mettre à l'abri, et il tirait des meurtrières très rapprochées les unes des autres. A courts intervalles, se trouvaient de nombreuses pièces de canons et des fusils de remparts. Chaque face était flanquée de portes murées, vrais forts inexpugnables hérissés de défenses, protégés par de larges tranchées et des barricades en terre avec des bambous et de grosses pièces de bois.

Le dimanche matin, 16 décembre, la canonnade commença à huit heures ; d'abord assez molle, elle devint plus forte vers dix heures. A deux heures après-midi, elle fut terrible et accompagnée d'une fusillade que nous entendions très distinctement de Hà-nôi. C'étaient des décharges continuelles, qu'entrecoupaient des coups de canon par intervalle de deux ou trois secondes. Outre les sept canonnières dont le tir fut très régulier, l'artillerie de terre avait de son côté une quarantaine de pièces sous les ordres du brave colonel Réveillon.

Pendant plus de trois heures qu'a duré ce terrible combat, je vous avoue qu'il ne m'était pas possible de me livrer à un travail sérieux ; j'étais inquiet sur nos compatriotes exposés au feu de l'ennemi et je priais Dieu de les préserver de la mort. A un moment surtout, l'action fut particulièrement vive, et, dans la sollicitude que j'éprouvais au sujet de tant d'âmes exposées à un danger imminent, je fis un vœu que le bon Dieu, malgré mon indignité, aura eu pour agréable.

A cinq heures 22 minutes, le feu cessa tout à coup. Instinc-

tivement, je dis aux catéchistes qui m'entouraient : " C'est fini ; on est maître de la position. " En effet, le lendemain nous apprenions que les Français s'étaient emparés de l'enceinte extérieure. L'ennemi avait opposé une résistance désespérée, mais impossible de tenir contre le feu et l'ardeur des troupes françaises. Les voyant pénétrer dans ses retranchements qu'il croyait inexpugnables, il fut saisi de frayeur et abandonna toutes ses positions sans avoir le temps de rien emporter. Le maréchal, avec ses troupes annamites, avait eu le prudente précaution de partir d'avance ; les soldats réguliers de Chine s'étaient débandés ensuite et enfin les *Pavillons noirs*, jugeant toute résistance inutile, avaient lâché pied.

Les Français sont entrés dans l'enceinte à la tombée de la nuit, et, pensant que l'ennemi s'était replié dans la citadelle intérieure murée, qui offrait encore un point de résistance terrible, l'amiral fit prendre des précautions contre toute attaque nocturne et pour donner l'assaut le lendemain. Vers minuit, les patrouilles avancées s'aperçurent que le plus grand calme régnait dans la citadelle, et, s'approchant avec prudence, elles reconnurent qu'elle était vide. En effet, l'ennemi consterné et complètement démoralisé n'avait pas osé tenter une dernière résistance de crainte de se voir investi. Dans sa fuite il laissa une trentaine de caisses d'argent, toutes disposées avec des bâtons pour être emportées, plus de 150,000 cartouches de fusils se chargeant par la culasse ; toute l'artillerie composée d'une dizaine de pièces rayées et de plus de 100 gros canons, ancien système ; environ 400 kilos de dynamite ; toutes les munitions de guerre et provisions de bouche.

Le chef des *Pavillons noirs* partit avec une si grande précipitation qu'il n'eut pas même le temps de sauver sa correspondance officielle avec le gouvernement chinois et les mandarins annamites. M. Masse, chargé du bureau des renseignements auprès de l'amiral, fit là une capture précieuse qui rendra de grands services au gouvernement français et lui montrera les agissements de la Chine en Annam. La pièce officielle du gouverneur du Yunnan, ordonnant le massacre des chrétiens et dont on m'avait communiqué une copie avant la prise de *Son-tây*, doit se trouver sans doute dans les archives laissées par le chef des *Pavillons noirs*.

Il est difficile de fixer le chiffre des pertes de l'ennemi ; des renseignements sérieux portent celui de leurs morts à près de 900 et à 2,000 celui des blessés. On a vu trois cercueils renfermant des corps de mandarins chinois, revêtus de magnifiques habits de soie, que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'enterrer. Tout le monde s'accorde à dire que l'aspect de *Son-tây* après la prise était horrible ; les défenses étaient criblées de boulets et de balles ; partout on ne rencontrait que des éclats d'obus, des cadavres, du sang, des armes abandonnées et des ruines.

La journée du 16, qui a eu un résultat décisif, a coûté aux Français une trentaine d'officiers et de soldats tués et environ 75 blessés.

L'effet produit par la prise de *Son-tây* a été immense ; les Chinois, les *Pavillons noirs* et les populations annamites croyaient cette ville imprenable ; aussi les habitants n'avaient-ils pas pris la précaution de mettre leurs biens meubles en sûreté.

L'opinion générale parmi les officiers s'accorde à faire l'éloge de l'amiral Courbet, qui a su si bien disposer toutes choses avec l'aide de son état-major, pour ne pas éprouver le moindre échec dans les combats livrés à l'attaque de cette place si importante. Il était secondé par le colonel Bichot, qui a été nommé général de brigade en récompense de sa brillante conduite, et par les officiers supérieurs et inférieurs de toutes armes, qui, m'a-t-on dit, ont fait preuve d'une vraie science militaire et d'une grande bravoure. Les différents corps de troupes, sans exception, ont montré un entrain et un courage extraordinaires. Des connaisseurs estiment que que la prise de *Son-tây* sera un des beaux faits d'armes de l'histoire.

L'ennemi, après sa défaite, s'est porté sur la ville de *Hung-Hoa* et les sous-préfectures supérieures de la province de *Son-tây*. Une fois hors de la poursuite des troupes françaises, les Chinois et surtout les *Pavillons noirs* ont commis dans leur fuite des excès épouvantables. Ils pillaient tous les villages sans exception, incendiaient ceux qui essayaient de se défendre ; ils massacraient les hommes, les enfants et les personnes âgées, et menaçaient les jeunes femmes.

A la fin de décembre, nous avons déjà deux paroisses, comprenant plus de 30 chrétientés, entièrement dévastées, et les prêtres, poursuivis avec acharnement, ont dû fuir dans les forêts, d'où ils sont parvenus à grand'peine à gagner la ville de *Son-tây*. Depuis lors les *Pavillons noirs* ont continué leur œuvre de destruction et, en ce moment, cinq paroisses, situées dans les provinces de *Son-tây* et de *Hung-Hoa*, sont privées de prêtres et à la merci des Chinois qui les parcourent en tous sens, en vexant les populations.

Plus de soixante chrétientés ont été détruites, pillées, ou rançonnées. Environ 10,000 chrétiens sont dispersés dans les forêts, dans les villages païens, et ceux qui ne découvrent pas de refuge ailleurs, restent exposés à la merci de leurs ennemis. Près de deux mille ont été assez heureux pour trouver un abri à *Son-tây* et à *Hà-Nôi* ; il nous arrive tous les jours de petites troupes, surtout de femmes et d'enfants, auxquels il faut donner asile et distribuer des secours.

Une autre paroisse de la province de *Son-tây*, située au-dessous de la ville, qui avait eu déjà beaucoup à souffrir des *Pavillons noirs*, a eu de nouveau plusieurs chrétientés pillées et brûlées par de fortes bandes de brigands qui, en ce moment, continuent encore leurs ravages dans le pays.

Mais ce n'est pas seulement la partie nord de la mission, actuellement théâtre des opérations militaires, qui est soumise à de si rudes épreuves ; la province de *Nam-Dinh* et surtout celle de *Thanh-Hoa*, qui en forment la partie sud-est et sud, viennent de passer aussi par une crise qui démontre le degré de haine porté aux chrétiens. Là, ce ne sont pas les *Pavillons noirs* qui ravagent le pays, ce sont les *mandarins eux-mêmes*, qui, avec leurs troupes, ont fait à nos néophytes une guerre à mort. Ils ont exécuté un vaste complot d'extermination, conformément aux ordres donnés par la Chine, ordres dont j'ai parlé au commencement de ma lettre.

Le 23 décembre, une bande de lettrés de *Nam-Dinh* pillait et brûlait une petite chrétienté appelée *Phung-Xa*, coupait la tête à deux hommes et blessait gravement deux femmes âgées qui n'avaient pu fuir à temps. Heureusement à la même époque, une colonne, commandée par le colonel Brionval, était envoyée pour purger la province de *Nam-Dinh* des rebelles et

des brigands qui l'infestaient. Prévenu sans retard de la destruction de *Phung-Xa*, qui était le signal de l'extermination des chrétiens, le colonel Brionval en fut ému et agit avec vigueur : il alla attaquer les bandes de Lettrés qui s'étaient fortifiés dans plusieurs villages et il les dispersa complètement en leur infligeant des pertes sérieuses ; il parcourut ensuite le pays avec une très grande activité, mit par là les Lettrés dans l'impossibilité d'exécuter leur plan et sauva les chrétiens.

¶ Mais le complot d'extermination a reçu, particulièrement dans la province de *Thanh-hoà*, une exécution terrible. Le 23 décembre, le quatrième mandarin de la province, chargé de la garde des montagnes, commençait, comme les lettrés de *Nam-dinh*, le pillage, l'incendie et les massacres dans le district supérieur de la nouvelle mission des Châu et Laos, dépendant de la même province. Ces bandes, après avoir sacagé une trentaine de chrétientés, sont descendues dans le district inférieur, situé aussi en *Thanh-hoà* ; là, à partir du 1^{er} janvier, elles ont pareillement ravagé 25 villages de néophytes ou de catéchumènes. J'ai la nouvelle certaine qu'une dizaine de catéchistes, pris à l'improviste, ont été tués à leurs postes respectifs.

Un missionnaire, M. Pinabel, qui établissait la religion dans un nouveau poste, destiné à servir de communication avec la mission du Laos, vit sa petite chrétienté détruite. Il venait de recevoir les provisions que j'avais envoyées pour l'année ; tout a été perdu. Le Père, dans l'impossibilité de se défendre, eut à peine le temps de gagner la forêt, accompagné de trois catéchistes et d'un servent. Au bout de quatre jours, se voyant sans provisions et toujours poursuivi, il essaya de gagner une paroisse de la plaine, mais malheureusement il tomba, avec ses hommes, entre les mains des mandarins ses ennemis. Le chef ordonna de lui trancher la tête, et cet ordre aurait été exécuté si un capitaine n'avait demandé que le missionnaire fût livré au gouverneur de la province qui déciderait de son sort. On lui enleva alors ses habits, ne lui laissant que la chemise et le pantalon. Ce fut pour lui une grande souffrance, car nous étions aux jours les plus froids de l'hiver. Le mandarin lui imposa au cou

une lourde cangue en forme d'échelle qu'il dut porter, pendant deux fortes journées, à travers les montagnes, avec beaucoup de gêne et de fatigue ; ses hommes furent traités de la même manière et, comme le missionnaire, ils eurent à subir la faim, car leurs persécuteurs n'avaient guère souci de leur donner à manger. Enfin, après une marche pénible, ils furent conduits chez un sous-préfet qui fort heureusement venait de recevoir ordre de surseoir aux massacres, comme je le dirai plus tard.

En même temps, c'est-à-dire le 2 janvier, le mandarin chargé de la garde des montagnes, aidé de tous les mandarins ses subalternes et d'un sous-préfet de première classe, exécutait le plan d'extermination des chrétiens et de destruction de leurs villages dans deux paroisses appelées *Nhân-ló* et *Ké-bén*, situées dans la partie supérieure de la province de *Thanh-hoá*.

Le curé de la première paroisse, dont la maison n'était distante que de quelques minutes de la sous-préfecture, fut arrêté au moment où, prévenu du danger, il essayait de fuir. Les deux chrétiens qui conduisaient la barque eurent aussitôt la tête coupée et le prêtre garrotté fut conduit au poste des mandarins qui le firent décapiter et ordonnèrent de jeter son corps au fleuve. Neuf de ses élèves de 14 à 18 ans furent massacrés avec lui.

Le chef-lieu de la paroisse comptait plus de 400 chrétiens : on se mit aussitôt à leur recherche ; mais, prévenus du danger par l'arrestation de leur curé, ils avaient heureusement pris la fuite et les mandarins ne purent en saisir qu'une quinzaine qu'ils firent exécuter aussitôt. Comme leurs maisons étaient attenantes à celles des païens, on n'osa pas y mettre le feu, dans la crainte que l'incendie ne gagnât tout le village ; mais elles furent complètement pillées, ainsi que la cure, et à peu près toutes renversées.

Le même jour, ces mandarins et d'autres bandes commandées par des chefs de canton et des maires de villages païens qui avaient reçu officiellement des ordres, mais d'une manière secrète, parcouraient le pays, bloquaient toutes les chrétientés de la même paroisse au nombre de plus de vingt, massacraient tous les chrétiens qui leur tombaient sous la

main, sans pitié pour les vieillards, les femmes et les petits enfants, pillaient toutes leurs maisons et les brûlaient quand elles étaient éloignées de celles des païens.

Après avoir entièrement ravagé la paroisse de *Nhân-ló* et y avoir massacré une centaine de chrétiens, ces mêmes troupes, toujours conduites par les mandarins, allèrent pareillement dévaster, le 3 janvier, la paroisse inférieure appelée *Ké-bén*. Au chef-lieu même qui comptait à peine 340 âmes, ils décapitèrent ou brûlèrent vivantes une centaine de personnes. Dans les endroits voisins de la forêt, le nombre des victimes fut moins considérable, parce que, voyant arriver les troupes, les chrétiens se sauvèrent dans les fourrés et, par les montagnes, gagnèrent la province de *Ninh-Binh*, occupée par les Français.

Deux prêtres indigènes, échappés miraculeusement à la mort, ont erré pendant quinze jours dans les forêts, souffrant la faim et couchant la nuit sur les arbres. Ils n'avaient pour toute nourriture qu'un peu de riz, qu'une personne dévouée allait mendier secrètement pour eux dans les villages païens. Parmi les victimes de la paroisse de *Ké-bén* se trouvait un minoré et plusieurs élèves du curé, ces derniers encore jeunes.

Je dois dire quelques mots à la louange de ce vénérable minoré ; je l'appelle vénérable soit à cause de son grand âge (il avait 89 ans) soit surtout parce qu'il était un vrai saint. Catéchiste depuis environ 65 ans, pendant la grande persécution qui affligea l'Eglise du Tong-King de 1858 à 1862, il fut chargé par son évêque de procurer des secours aux prisonniers détenus pour la foi, dans la province de *Thunh-hoo*. Comme déjà, à cette époque, il était d'un âge avancé, il excitait moins les soupçons des mandarins, et, déguisé en mendiant, il pouvait assez facilement circuler dans le pays sans être reconnu. Il allait demander l'aumône chez les païens et il procurait ainsi quelques secours aux malheureux chrétiens complètement délaissés par le gouvernement. Il leur distribuait tout le produit de ses collectes, se contentant lui-même d'un peu de son pour toute nourriture. Il a exercé cette œuvre de miséricorde pendant plusieurs années au péril de sa vie.

En 1867, Monseigneur Theurel, mon prédécesseur, pour le récompenser de son mérite, lui conféra les quatre Ordres mineurs. Au lieu de s'enorgueillir de cette nouvelle dignité, il n'en devint que plus humble, plus mortifié et plus fidèle observateur du règlement sévère qu'il s'était imposé, car il comprenait que son élévation aux ordres l'obligeait à une plus grande perfection. Par mortification, il s'abstenait de mâcher *le bétel*, ce qui, en Annam, n'est pas une légère privation.

Bien qu'il eût des ressources plus qu'ordinaires, il vivait sobrement, préférant distribuer son argent aux indigents, afin de s'assurer des richesses pour la vie éternelle. Ses habits étaient très modestes, mais toujours propres; il passait la plus grande partie des jours et des nuits en oraison; car, tout en travaillant, il récitait des prières.

Homme d'une simplicité antique et d'une droiture remarquable, il ne tolérait pas les abus; mais il les corrigeait sans aideur, et, loin de blesser même ceux auxquels il infligeait les châtimens, il savait se faire aimer d'eux et se faire respecter.

Malgré son grand âge, il avait conservé ses facultés et une vigueur rare chez les viei'lards; en un mot, il était vénéré de tout le monde comme un saint, et il l'était en effet. Arrêté par les mandarins dans le village de *Ké-bén*, il fut attaché avec une trentaine de chrétiens dans une maison commune où l'on entassa des matières combustibles, et il fut brûlé vif avec ses compagnons de supplice. Son corps a été consumé par le feu; mais son âme n'en est sortie que plus purifiée et plus belle pour s'envoler vers Dieu qu'il avait tant aimé et servi si longtemps.

Les mandarins, après avoir exercé leurs ravages dans les deux paroisses supérieures, s'apprêtaient à passer successivement dans les autres paroisses de la même province, et ils avaient déjà donné des ordres secrets aux chefs de canton de diriger leurs bandes prêtes pour agir sans retard.

Les malheureux chrétiens, avertis des massacres qui avaient eu lieu les jours précédents, et se voyant à la veille de subir le même sort, étaient dans le plus grand effarement. Ne songeant plus à leurs maisons ni à leurs biens, ils cherchaient

à fuir pour sauver leur vie ; mais la population païenne, qu'on avait ameutée contre eux, leur barrait le passage. Ils ont dû prendre, les uns la voie de mer, les autres la route des montagnes pour gagner la province de *Ninh-Binh*. Ils y sont arrivés de tous les points, au nombre de deux mille, dans le dénûment le plus complet et par le froid le plus rigoureux de l'année.

Mais au moment où nous étions dans les plus vives alarmes, convaincus que les massacres allaient continuer, je reçus communication d'une ordonnance lancée par le Gouverneur de la province de *Thanh-hoa*. Ce mandarin, feignant d'apprendre *seulement à la minute*, comme il le disait, les excès que des mandarins ses subalternes commettaient dans sa province depuis déjà douze jours, ordonnait de les faire cesser immédiatement. Il voulait par là mettre sa responsabilité à couvert ; mais comment aurait-il pu ignorer si longtemps des crimes dont le retentissement était parvenu depuis plusieurs jours jusqu'aux endroits de sa province les plus éloignés ? La vérité est qu'il connaissait le complot, qu'il avait participé à son organisation ; mais, afin de moins compromettre son gouvernement, il en avait laissé l'exécution à ses subalternes.

D'où venait donc ce revirement si subit et si providentiel ? Sans parler de la main toute-puissante de Dieu qui permet l'épreuve pour le bien de nos âmes et nous sauve du danger quand nous croyons tout perdu, voici la raison de ce changement de politique.

M. Tricou, ministre de France à Péking, alors de passage au Tong-King, venait de recevoir subitement de Paris la mission de se rendre à Hué pour connaître les intentions de la nouvelle cour, car le roi *Hiep-hoà*, qui avait signé le traité du 25 août, avait été assassiné. L'envoyé de la France arrivait à la capitale le 28 décembre et il entra sans retard en relations diplomatiques avec le nouveau gouvernement. Ce dernier, pour ne pas perdre l'occasion qui se présentait de se faire accepter par la France, et craignant que le complot d'extermination des chrétiens, déjà en voie d'exécution, ne fit échouer les négociations, dut s'empresser sans aucun doute de faire surseoir secrètement aux excès qui se commettaient.

De *Hué*, la capitale du royaume, les nouvelles expédiées par grande vitesse ne mettent pas plus de cinq jours pour arriver jusqu'à *Thanh hoa*, et le gouvernement de cette province, recevant, le 2 janvier, de nouvelles instructions, a lancé, le 3, son ordonnance qui a fait cesser les massacres. Voilà le nœud de la question et la vraie raison qui a arrêté nos malheurs au moins pour un temps, car je ne regarde pas le danger comme entièrement passé.

Je joins ici le résumé succinct des pertes que nous ont fait subir les mandarins et les *Pavillons noirs* : un prêtre indigène, 63 catéchistes ou élèves et 288 chrétiens massacrés ; 242 chrétientés brûlées ou pillées et un grand nombre d'autres rançonnées par nos ennemis.

Je n'ai parlé qu'en passant des deux districts du Laos parce que je n'ai encore pu recevoir que quelques renseignements vagues sur les excès commis dans cette partie reculée de la mission. Hélas ! peut-être ne reste-t-il personne pour m'envoyer des nouvelles.

M. Pinabel, le seul des sept missionnaires des sauvages qui ait pu heureusement gagner la plaine, avait appris que toutes les chrétientés, tant du district supérieur que de son district, étaient dévastées ; que plusieurs catéchistes étaient massacrés et que des missionnaires s'étaient réfugiés dans la forêt avec leurs néophytes. Mais que seront devenus nos confrères par la suite ? Point de renseignements certains, et je suis, à leur sujet, dans des inquiétudes d'autant plus vives que la rumeur publique annonce qu'ils ont été tués avec leurs catéchistes.

Je ne puis me faire à la pensée que six missionnaires auraient été massacrés avec une quarantaine de catéchistes et qu'il ne resterait plus un seul apôtre dans cette mission de Châu et du Laos. Quoique à son berceau, elle était déjà si prospère, malgré les épreuves de tout genre par lesquelles le Seigneur a trouvé bon de la faire passer dès le moment de sa fondation ! Mes appréhensions ne sont, hélas ! que trop fondées ; mais je n'ose pas encore vous donner cette nouvelle comme certaine, et je prie le bon Dieu de la faire trouver fausse. Si malheureusement elle était vraie, quel désastre pour cette pauvre mission !... Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! et nous, courbons la tête, recueillons-nous et prions !...

Mais non, le Seigneur ne laissera pas périr la mission du Laos ; elle est confiée à Marie, à saint Joseph, et elle a ses protecteurs au Ciel. Non ! elle ne périra pas. Priez beaucoup pour nous, et, si vous le pouvez, venez-nous en aide. Nous avons des milliers de malheureux à soulager et nous n'avons plus de ressources. Vous le savez, dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, nous avons subi de très grands dommages et nous avons dû nous imposer d'énormes sacrifices pour secourir nos chrétiens ruinés.

J'avais terminé ce récit déjà long de nos malheurs, mais je ne puis me dispenser de vous faire connaître un fait édifiant que l'on vient de m'annoncer ; il est digne des temps héroïques de la primitive Église.

Un de nos élèves, nommé Paul *Lien* (*Nenuphar*), enfant de 16 ans, de la maison du prêtre desservant la paroisse de *Bau-No*, dans la province de *Son-tây*, a été arrêté dernièrement, avec un jeune chrétien, par un mandarin annamite qui les a livrés à une bande de *Pavillons noirs*. Ces derniers les ont remis eux-mêmes à leur chef, *Pieu-vinh-phuc*, qui les reconnut de suite comme chrétiens. Il leur ordonna alors de fouler la croix aux pieds, mais ils refusèrent énergiquement. Ce chef prescrivit aussitôt de les mettre à mort, et les chrétiens eurent la tête tranchée.

Paul *Lien* avait été particulièrement remarqué ; sa candeur et une joie céleste rayonnaient sur sa figure ; il paraissait heureux de mourir pour son Dieu, et il confessa la foi avec tant de fermeté qu'on le tortura d'une manière extraordinaire. On lui coupa successivement les deux mains et les deux pieds ; l'enfant souffrait, mais sans se plaindre ; il invoquait tout haut les saints noms de Jésus et de Marie. Malgré ces cruelles tortures, il était encore vivant et les traits de sa figure ne changeaient pas. Étonnés de tant de courage et d'énergie dont ils ne comprenaient pas la cause, les bourreaux lui ouvrirent le ventre, prirent son foie et le mangèrent. Le jeune martyr monta au ciel avec son compagnon qui l'avait précédé de quelques instants.

Dieu a ses élus en tous temps et en tous lieux. Il donne la force aux timides, et, de faibles enfants, sa grâce fait des héros. Gloire lui soit rendue et que ses martyrs nous protègent !

COCHINCHINE SEPTENTRIONALE

LETTRE DE MGR CASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE.

Héroïsme des chrétiens.

6 mars 1884.

Le jour où disparut le roi Hiep-Hoa, pour laisser la place au jeune monarque régnant, je vis ma maison cernée par des gens armés qui ne craignaient pas de proclamer qu'ils étaient prêts à exécuter toutes les volontés des mandarins. Le lendemain donc et les jours suivants les massacres commencèrent.

Les victimes sont au nombre de 180. Toutes les chrétiennités échelonnées sur la route mandarinale de Hué à Tourane ont été saccagées. Le prêtre indigène qui les desservait est lui-même tombé sous les coups des assassins. La veille du désastre, quand de sinistres rumeurs lui annonçaient le danger qui le menaçait, il se trouvait à Nuoc-Ngot, et exhortait ses chrétiens à ne pas se laisser aller au découragement. « Libre à ceux qui désirent s'enfuir de le faire, disait-il, pour moi, je resterai avec ceux qui ne veulent pas abandonner leurs maisons. »

Quand la troupe armée vint fondre sur ce village, le prêtre se disposait à célébrer la sainte messe, mais Dieu lui demanda le sacrifice de sa propre vie au pied de l'autel où il avait coutume d'offrir la Victime du Calvaire. Les méchants se précipitèrent sur lui avec fureur et lui tendirent le crâne ; après quoi, ils incendièrent l'église dans laquelle ils avaient abandonné le cadavre de l'héroïque prêtre.

Le pasteur disparu, le troupeau fut dévasté, et le sang coula de toutes parts, même celui des enfants en bas âge.

Tous ceux qui s'enfuirent, mais qui, pressés par la faim, tombèrent dans les mains de leurs ennemis acharnés, furent forcés ou d'apostasier ou de subir le sort de leurs frères et sœurs déjà délivrés des chaînes de cette vie mortelle. Les

têtes recommencèrent à tomber, et, il faut le dire, à cet effrayant spectacle, il y eut des cœurs qui faillirent. Aujourd'hui ces infidèles voudraient par des larmes de sang laver la tache dont ils se sont souillés. Cette chrétienté est ainsi complètement ruinée. Espérons-le, le sang des généreuses victimes la fera reflourir.

La désolation passa de Nuoc-Ngot à Chau-Moi. Là, les néophytes, prévenus des désastres de l'autre chrétienté, cherchèrent en grand nombre leur salut dans la fuite. Plusieurs cependant furent assaillis par les persécuteurs, et furent lâchement assassinés.

Leurs bourreaux, sachant que la forêt ne fournirait pas aux fugitifs de quoi sustenter leurs forces, cernèrent les bois.

Ils ne s'étaient pas trompés, quarante-huit chrétiens tombèrent entre leurs mains et furent massacrés.

Parmi ces vaillants athlètes se trouvait une jeune fille de dix huit ans, à qui les assassins offraient la vie sauve ; mais, sachant à quel prix il faudrait acheter sa délivrance, elle leur répondit : « Il m'est préférable de quitter la terre. »

Béni soit le Seigneur qui, pour la gloire de son saint Nom, fait ainsi triompher ses fidèles serviteurs !

Il ne reste maintenant que quelques vestiges des deux chrétientés du Nuoc-Ngot et de Chau-Moi.

Nos chrétientés distantes de la capitale de plus de deux lieues, du côté méridional, ont toutes été ravagées et anéanties, comme je l'ai dit plus haut. Les plus rapprochées, où naturellement la responsabilité des gouvernants était plus engagée, ont été épargnées, mais la terreur y règne. Aussi nos chrétiens ont cessé tout travail. La nuit femmes et enfants réunis à l'église implorant la miséricorde divine, et tous les hommes valides organisent des veilles, sinon pour établir une véritable défense, au moins pour la simuler.

Le jour, on se repose des fatigues de la nuit, et on demeure ainsi continuellement sur le qui-vive ; personne ne songe à gagner sa vie par le travail quotidien.

« Si nous devons être massacrés, disent nos chrétiens, nous le serons tous ensemble, à l'église, au pied de l'autel. »

Aussi chaque soir les chrétiens abandonnent leurs demeures et se réunissent à la maison de prières.

Tout le temps que durèrent ses alarmes, les communications entre les villages chrétiens étaient interrompues : personne n'osait s'aventurer sur les chemins même les plus fréquentés.

Une jeune néophyte cependant qui venait de se marier, et qui voulut rendre à ses parents encore païens la visite qu'elle leur avait promise, osa pénétrer dans la ville où sa famille séjournait, se fiant probablement à l'appui qu'elle trouverait auprès de son père, militaire gradé, si elle venait à être inquiétée. Passant devant un poste de soldats, elle fut interpellée en ces termes :

« Appartenez-vous au bon peuple, ou au peuple de la Doctrine ? »

Elle répondit sans détour :

« J'appartiens au peuple de la Doctrine. »

Ces paroles prononcées, elle fut entourée par la soldatesque et sommée d'avoir à choisir entre le poison et le glaive, si elle ne consentait pas à renoncer à la foi.

« Le poison, jamais, dit-elle ; le glaive, quand vous le voudrez ; mais je demande auparavant à voir mon père, qui a tel nom et se trouve dans telle caserne. »

Les soldats, entendant le nom du militaire gradé, parurent moins empressés à exécuter leurs menaces ; mais voulant garder devant la foule attroupée leur importance, ils conduisirent la jeune néophyte au mandarin militaire supérieur. Pendant ce temps, le père fut averti de l'affaire. Il vint en toute hâte reconnaître sa fille et se porter garant pour tout ce qu'on avait à lui reprocher. Le mandarin ne fut pas mécontent de trouver ce moyen de renvoyer absoute une personne qu'il n'aurait pu condamner que pour le seul crime d'être chrétienne. Quant à punir ceux qui la lui avaient livrée, il n'en fut jamais question : les vexations contre les chrétiens étant trop à l'ordre du jour pour qu'il osât témoigner son mécontentement même par la plus légère marque d'improbation.

Quinze jours après, lorsque le calme commençait à renaître, deux enfants de douze à quinze ans traversaient la ville pour se rendre au marché où on les avait envoyés faire quelques emplettes. Des soldats qui les virent passer leur demandèrent

s'ils étaient de la *droite* ou de la *gauche*, autrement dit de la bonne ou de la mauvaise religion. Les enfants répondirent hardiment qu'ils étaient de la *gauche*. Ils furent aussitôt traînés à la caserne où on leur apporta un crucifix.

« Marchez sur ce morceau de cuivre, sinon les mandarins vont vous condamner à avoir la tête tranchée. »

Les enfants répondirent :

« Vous ferez de nous ce que vous voudrez, mais nous ne marcherons pas sur notre Dieu. »

Un des grands mandarins, passant par là et s'informant du motif qui avait rassemblé la foule, obligea les soldats à relâcher leurs captifs. Il osa même reprocher à ses subordonnés de créer des difficultés à la Cour par des arrestations arbitraires.

Une jeune femme de vingt ans a parcouru toute seule la distance qui sépare Buong-Tam de Trûoi, à travers des forêts qui offrent peu de ressources et beaucoup de dangers. Ce furent pour elle cinq jours et cinq nuits d'angoisses et de privations.

Elle trouva heureusement sur les bords du fleuve une barque où des païens de sa connaissance voulurent bien la cacher et la ramener jusqu'à Phu-Can.

« Pour échapper aux brigands, raconta-t-elle, je dus me blottir derrière un buisson. Restant là inaperçue, par une faveur divine toute spéciale, je vis les assassins passer et repasser devant moi, se racontant leurs féroces exploits, et se plaisant à énumérer les circonstances les plus horribles qui les avaient accompagnés. Jugez de mes angoisses et de la ferveur de ma prière.

« Je tremblais, ajouta-t-elle, d'être à chaque instant découverte, et tout ce que j'entendais dire à ces bourreaux me terrifiait. Le danger passé, je m'enfuis dans la forêt la plus boisée que je connaissais, plus rassurée d'être au milieu des bêtes fauves. »

Cette pauvre femme dont je viens de parler est réduite, par son état de veuvage et la perte de tous ses biens, à la plus dure nécessité. Encore est-elle en mesure de vivre du travail de ses mains, tandis que d'autres, pour avoir séjourné quelque temps dans les forêts où ils cherchaient un refuge contre les odieux massacreurs, y ont contracté des fièvres, dont ils

se ressentiront d'autant plus longtemps qu'ils sont privés des ressources et des remèdes nécessaires.

« Ma pauvre femme, me disait l'autre jour un chrétien revenu sain et sauf des désastres de Buong, ma pauvre femme est malade depuis son retour de la forêt où je l'ai retrouvée providentiellement ; je ne sais comment faire pour lui procurer quelques doses de médecines. Les persécuteurs ne nous ont laissé que les ruines de nos maisons et ce que je puis gagner chaque jour suffit à peine à mon entretien. »

Ils s'étaient rencontrés tous deux dans la forêt après avoir lui chacun de son côté au moment du danger, mais le mari retrouva sa femme bien affaiblie. Les premiers frissons de la fièvre s'étaient déjà fait sentir, et la maladie ne tarda pas à aggraver la situation malheureuse de cette famille chrétienne.

Heureusement que nos néophytes réfugiés dans les forêts avaient trouvé des sentiments de pitié auprès de quelques familles païennes, sans quoi un grand nombre n'auraient pu regagner sitôt les chrétientés plus rapprochées de la capitale.

Ainsi les districts de Chau-Moi et de Nuoc-Ngot ne sont qu'à une distance d'une journée et demie ; et deux mois se sont écoulés avant qu'un seul des survivants ait pu se frayer un passage pour venir jusqu'à nous.

Il y a huit jours seulement, une jeune chrétienne, redoutant la violence des païens au milieu desquels elle vivait, n'a pas hésité à affronter de nouveaux dangers et a pu enfin nous donner des nouvelles certaines des désastres de Nuoc-Ngot.

« J'ai trahi mon Dieu, dit-elle, au moment du massacre. Les assassins m'ont fait grâce, mais je n'ai pu supporter la pensée qu'on m'amènerait à saluer les idoles et à leur faire des offrandes, et j'ai tenté l'impossible pour m'enfuir. »

Les larmes coulaient de ses yeux au souvenir de ce moment de faiblesse, survenu quand elle vit massacrer sous ses yeux sa mère et son unique enfant de quatre ans.

« Tous les chrétiens survivants de Nuoc-Ngot et de Chau-Moi, nous raconta encore cette jeune femme, sont sous la haute surveillance du village païen, et journellement sollicités à renoncer à leur foi.

Avant la mort du malheureux roi Hiep-Hoa, les lettrés avaient demandé de pouvoir réaliser leur devise : “ mort aux chrétiens, guerre aux Européens ! ” Ils ont obtenu gain de cause, de l'aveu des mandarins, régents actuels du royaume, le lendemain de la disparition du prince, et, sans l'heureuse diversion produite par la prise de Son-tay, nos désastres allaient prendre des proportions effrayantes.

Les auteurs des massacres sont bien connus ; les chrétiens échappés à la mort m'ont cité beaucoup de noms. Ce sont des dignitaires des villages païens. Ils sont aujourd'hui aussi libres qu'ils l'étaient avant leur infâme besogne. Ils se vantent même tout haut de n'avoir fait qu'exécuter des ordres supérieurs, et jusqu'à présent le moindre désaveu ne leur a pas été infligé. Tant que durera un état de choses aussi alarmant, nos chrétiens dispersés seront réduits à la dernière misère ! Leurs maisons ont été presque toutes incendiées, leurs biens ont été pillés.

La femme du *tho-mai*, qui avait pu se sauver au moment où les massacreurs faisaient irruption dans sa maison, alla se réfugier chez ses proches parents encore païens. Là, à l'abri du danger, elle eut à surmonter les pressantes sollicitations de sa famille. Elle eut la force de résister, en présence de ses deux jeunes enfants, dont l'attitude était admirable.

Quinze jours durant, les assauts se répétèrent jusqu'à ce qu'elle put enfin assurer son triomphe par la fuite. Le plus jeune de ses enfants, qu'elle emmena avec elle, fit quelque difficulté de suivre sa mère.

“ Les païens que nous rencontrerons sur notre chemin, disait-il, vont nous forcer à fouler aux pieds le signe de la Rédemption ! ”

“ Non, mon enfant, répondit la mère, on ne t'obligera pas à marcher sur la croix, car je te porterai dans mes bras. ”

“ Ah ! les méchants ! reprit l'enfant, ils m'arracheront de vos bras pour me contraindre à cet acte odieux ! ”

La mère eut de la peine à rassurer ce jeune enfant de neuf ans, et à lui faire franchir la distance qui les séparait tous deux du plus proche refuge. Lui sauvé, il restait à reconquérir sa sœur aînée âgée de douze ans, et que la

parenté païenne avait fait conduire au loin depuis le départ de la mère.

Cette pauvre femme cherchait le moyen de retirer sa fille de ce milieu dangereux, quand on vint lui annoncer que l'aîné de ses enfants, qui avait, lui aussi, pu s'enfuir au moment du désastre, était de retour.

Voici l'histoire de cet héroïque jeune homme. Paul Tùng s'était multiplié pour assurer un refuge à sa mère et aux enfants plus jeunes dont je viens de parler.

Il leur avait d'abord trouvé cette première retraite chez des parents païens, mais redoutant les sollicitations par lesquelles les siens allaient être pressés de renoncer à la religion, il affronta tous les périls pour arriver jusqu'à nous. Évitant les chemins fréquentés, il dut plusieurs fois passer à la nage les cours d'eau. Malgré ses précautions, il ne put échapper aux regards des persécuteurs. Les païens firent main-basse sur lui, et le livrèrent au mandarin.

Paul Tùng, arrivé au prétoire, ne craignit pas de déclarer son titre de chrétien et de proscrit pour la religion. Le mandarin ne crut point prudent de lui faire un crime de s'être soustrait aux poursuites des bourreaux et n'osa pas le leur livrer. Il ordonna donc aux satellites de son tribunal de respecter le droit de libre circulation accordé au prévenu ; après quoi il congédia Paul Tùng.

Quand ce jeune homme vit sa mère et qu'il apprit que sa petite sœur était encore chez ses parents païens, il se mit en chemin pour aller la délivrer des dangers auxquels sa foi était exposée.

Après huit jours d'attente, Paul reparut avec sa jeune sœur. Il lui faut aujourd'hui lutter contre le dénûment auquel il se voit réduit avec les siens. Il supporte sans tristesse ni murmure les privations qu'il plaît à Notre-Seigneur de lui laisser endurer.

LA PERSECUTION EN ANNAM.

—
LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE-APOSTOLIQUE DU
TONG-KING OCCIDENTAL.
—

Les cinq martyrs du Laos tonkinois.

Hanoï, 25 mars 1884.

Comme je viens de vous l'annoncer par un télégramme mes craintes au sujet des missionnaires du Laos sont hélas une triste réalité. Le malheur est consommé et cinq apôtres ont été massacrés. M. Tamet seul a échappé au bourreau. Voici ce que m'écrit ce cher confrère, en date du 18 février :

“ Monseigneur, jusqu'à présent je n'ai pu vous faire parvenir aucune nouvelle ; obligé de me cacher avec les catéchistes qui vivent encore, je ne trouvais personne pour descendre dans la plaine. Du reste, tout le monde ici est dans la crainte. Ce matin j'ai vu arriver le théologien de *Muong-ai*, tribu éloignée et chrétienne où il se tenait caché. Il veut, coûte que coûte, aller vous trouver ; si le bon Dieu le protège, vous recevrez cette lettre. Voici ce qui s'est passé : Le 6 janvier, fête des trois Rois, trois missionnaires ont fait à Dieu le présent de leur vie : le P. Gélot et le P. Rival ont été décapités, et le P. Manissol a été frappé d'une balle à mes côtés. Une douzaine de catéchistes et quelques servants ont été aussi massacrés. On a pillé et brûlé toutes les maisons des chrétiens. Tous nos néophytes sont plongés dans la plus affreuse misère.

“ Je ne vous dirai pas ce que nous avons souffert et ce que nous souffrons encore. Sans parler de la faim et du froid, je vous signalerai simplement les fatigues très grandes que nous supportons pour fuir d'une montagne à une autre. Je suis faible, mais le bon Dieu me protège. La bonne Mère du ciel nous a bien gardés ; trois fois nous sommes tombés au milieu de nos ennemis qui nous cherchaient, et trois fois

nous leur avons échappé. Nous ne sommes pas du tout en sûreté, mais nous sommes entre les mains du bon Dieu, et rien n'arrive que par sa volonté : *Fiat voluntas Dei!* Je crois qu'il y a encore trois catéchistes vivants, à part les deux que j'ai avec moi.

“ Recevez, Monseigneur, les sentiments de soumission filiale de votre enfant.

“ André TAMET.”

“ *Post-scriptum.*—Je prie le bon Dieu de vous faire parvenir cette lettre. Le théologien vous racontera tout en détail. Pour moi, je le répète, je ne le puis : je suis trop faible. Comment cela finira-t-il ?... Dieu seul le sait. Peut-être que nos yeux ne reverrons jamais le sol du Tong-King. Priez Dieu pour nous ! ”

Voilà vraiment la lettre d'un apôtre : elle est simple, mais éloquente. Que le Seigneur le conserve pour servir de père aux néophytes du Laos, orphelins et bien éprouvés ! Le théologien, qui portait cette lettre, a mis un mois à traverser les montagnes, et il n'est pas encore arrivé lui-même jusqu'à moi. Accompagné seulement de deux chrétiens du Laos, il ne voyageait que la nuit, à travers des forêts peuplées de bêtes féroces, évitant les villages, car le pays qu'il traversait était ennemi. S'il avait été aperçu avec ses compagnons de voyage, il aurait été inévitablement mis à mort.

La situation de M. Tamet me cause la plus vive inquiétude. Je sais qu'il est encore caché dans les antres des montagnes, n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon et une chemise de toile de coton (1), et, pour nourriture, les herbes et les racines de la forêt. Mais impossible de lui faire parvenir des provisions, car ce serait dénoncer sa retraite. Lorsque j'aurai rencontré le théologien, je verrai ce qu'il est possible de faire, car lui seul peut me donner les renseignements pratiques pour alléger la situation du Père Tamet.

Dans le district inférieur de la Mission des *Cháu et Laos*,

(1) Le froid, dans ces montagnes est, à cette époque de l'année, assez intense : le thermomètre descend parfois jusqu'à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro.

M. Séguret et M. Antoine ont été massacrés le 2 ou le 3 janvier avec 22 catéchistes ou servants.

Les deux districts du Laos ont eu soixante chrétientés et trente-deux églises pillées ou brûlées, et environ quatre mille néophytes ou catéchumènes, repoussés de partout, et plongés dans une grande misère, errent dans les montagnes. Pauvre mission du Laos, comme le bon Dieu l'éprouve ! Que de sacrifices nous nous sommes imposés pour elle ! Ils avaient porté des fruits abondants ; voilà qu'en un instant tout est renversé ! Tout est à refaire, et où trouverai-je assez de missionnaires, assez de catéchistes pour remplir tant de vides ? Mais loin de nous toute pensée d'abattement ; le bon Dieu pourvoira à tout, et la mission du Laos ne périra pas ; elle deviendra prospère parce qu'elle a été arrosée du sang de ses apôtres. Oh ! qu'ils sont heureux ceux qui sont morts au combat ! Ils ont eu une grande sollicitude, mais un coup de sabre les a rendus vainqueurs : *Fiant novissima nostra illorum similia !*

Je joins ici quelques détails sur chacun des cinq missionnaires qui viennent de donner leur vie pour Jésus-Christ.

M. Pierre Gélot, du diocèse de Luçon, était le plus ancien d'entre eux. Arrivé au Tong-King en 1867, après avoir subi une forte tempête, il fut envoyé par Mgr Theurel, mon prédécesseur, étudier la langue annamite dans un village rapproché du collège *Phuc Nhac* que je venais d'établir. La maison qu'il habitait ayant été détruite par un typhon, j'invitai ce jeune confrère à venir auprès de moi, et j'ai vécu en son aimable compagnie jusqu'à la fin de 1869. Je lui confiai alors la direction du nouvel établissement, et il l'a gardée jusqu'au mois de juin 1878. Mais sa santé ne lui permettait plus le moindre travail. Depuis son arrivée au Tong-King, sa vie n'avait été qu'une série de cruelles souffrances. Rarement les missionnaires sont affligés de maladies aussi continuelles et aussi pénibles. Voyant son existence en danger, je l'envoyai au *Sanatorium* des Missions Étrangères à Hong-Kong, où il devait recevoir des soins qu'il n'était pas possible de lui procurer au Tong-King. Au bout d'un an, il nous revint assez guéri pour être chargé de la direction d'un district salubre et peu étendu. Mais j'étais

loin alors de prévoir la destination que je lui donnai plus tard.

Lorsque tous les ans, arrivait le commencement de l'automne, époque favorable pour évangéliser les districts des sauvages, les missionnaires postulaient pour ces postes de dévouement et me demandaient qui j'enverrais. Je répondais : " Je ne sais pas encore qui j'enverrai, mais je sais bien que je n'enverrai pas M. Gélot." Je le croyais en effet incapable de supporter même le voyage pénible du Laos. Cependant, au bout de trois ans, ayant besoin d'un missionnaire expérimenté pour remplir les vides que la mort venait de faire, le bon Dieu dirigea mon esprit vers M. Gélot. Bien que sa santé se fût refaite, je repoussai d'abord cette pensée, et je réfléchis trois mois avant de prendre une détermination.

Au commencement de notre retraite, je lui fis part du projet que j'avais de le nommer supérieur de deux nouveaux districts des sauvages et je l'invitai à s'unir à moi pour demander à Dieu de nous éclairer. Il m'avoua franchement alors que de son côté, depuis trois mois, il portait souvent son esprit sur le Laos ; mais cette pensée lui paraissait extraordinaire. A la fin de la retraite, je lui donnai sa nouvelle destination, et il partit le 14 octobre, avec le titre de provicaire de la nouvelle mission et accompagné de M. Tamet.

Le voyage fut long, par suite de la malveillance de certains mandarins qui voyaient de mauvais œil l'envoi de missionnaires au Laos, et ce n'est qu'à la fin de janvier que M. Gélot arriva sur cette terre qu'il devait arroser de son sang. L'année se passa à subir les épreuves inévitables de l'acclimatement ; mais elles furent relativement bénignes pour notre cher confrère. D'ailleurs, l'asthme, son ancienne maladie, lui laissait beaucoup plus de répit ; c'est à peine si, de longs intervalles, il en ressentait des accès rares et légers. Au mois de novembre dernier, je lui envoyai trois missionnaires et dix-huit catéchistes ou servants pour les deux districts dont il avait la direction ; mais c'est à peine s'il a eu le temps de jouir un instant de l'arrivée de ses confrères.

M. Joseph-Auguste Séguret, du diocèse de Rodez, arriva au Tonk-King, au commencement de l'année 1881, et, après avoir étudié la langue annamite pendant huit mois, à la fin de la retraite ecclésiastique, il suivit, au mois d'octobre, M. Pinabel, qui avait besoin d'un aide dans le district inférieur du Laos. Il accepta avec reconnaissance sa nouvelle destination, et il a eu pour ses néophytes un amour et un dévouement qu'il laissa paraître dans ses conversations et dans toutes ses lettres.

M. Séguret passa la première année près de M. Pinabel, qui lui laissa ensuite la direction des chrétientés déjà fondées pour aller lui-même en établir de nouvelles. Etant cependant assez rapprochés l'un de l'autre, ils avaient encore la consolation de se rencontrer deux fois le mois pour se reconforter spirituellement. M. Séguret possédait déjà bien la langue des sauvages, et, après avoir subi bravement l'acclimatation, il était désormais missionnaire formé. Calme, doux et d'un commerce facile, il était très aimé de ses ouailles, qui avaient pour lui une grande vénération et une estime profonde. Je dirai plus bas la manière dont il est mort.

M. Etienne Rival, du diocèse de Lyon, fut destiné en 1879 à la mission du Tong-King occidental. Homme de talents supérieurs, l'étude de la langue annamite ne fut qu'un jeu pour lui, et, après un an d'exercice auprès d'un ancien missionnaire, je lui confiai la direction du district de *Son-Tay*. Là, tout en se consacrant activement au devoir de son ministère, car c'était un prêtre zélé, il travaillait en même temps à faire la carte de la province. Ayant à parcourir successivement les six paroisses de son district, afin d'y prêcher le Jubilé, il sut profiter de ses voyages pour connaître ses prêtres, ses chrétiens et le pays.

A la fin du mois de mars 1883, M. Rival se trouvant au-dessous de *Son-Tay* à côté des Pavillons Noirs qui montraient des intentions hostiles, eut juste le temps de gagner *Ha-nou*, en prenant une route détournée à travers les montagnes. Au mois d'octobre dernier, je me décidai à l'envoyer au Laos, où, par ses talents, son zèle et son activité, il était appelé à rendre les plus éminents services. Heureux de sa nouvelle destination, il revit, sur mes recommandations, les

notes qu'il avait prises sur la province de *Son-Tay* et il en traça la carte en quelques jours. C'était un travail très sérieux et qui méritait d'être conservé. Il n'était certainement pas complet, car le Père avait intention, avant de l'exécuter, de parcourir une seconde fois son district. Le 15 novembre il partait pour le Laos avec M. Antoine, M. Manissol et un renfort considérable de catéchistes.

Les deux derniers missionnaires appartenaient : M. Antoine au diocèse de Saint-Dié, et M. Manissol au diocèse de Lyon. Arrivés tous les deux au Tong-King au commencement de l'année 1883, je les ai envoyés au Laos vers la fin novembre, comme je l'ai dit ci-dessus.

La voie fluviale que suivaient ordinairement les missionnaires offrant de grands dangers, les trois Pères ont pris la route des montagnes en passant par le district du Père Pinabel. Ils sont arrivés chez ce Père le 3 décembre, et, après avoir séjourné quelques jours ensemble pour célébrer une messe solennelle d'actions de grâces et faire les préparatifs d'un nouveau voyage, M. Rival et M. Manissol sont partis le 15 du même mois, à travers les forêts, pour le district supérieur. Ils sont arrivés le 18 ou le 19 décembre chez M. Gélot, où ils ont rencontré M. Tamet. A peine avaient-ils eu le temps de se réjouir ensemble de leur arrivée qu'ils ont été massacrés, le 6 janvier, avec la plupart de leurs catéchistes.

M. Antoine était demeuré auprès de M. Séguret pour s'initier sans retard à la langue du pays. On m'a rapporté que le 1er janvier, les deux Pères, avertis du complot d'extermination formé par les mandarins et se voyant menacés de très près, ont essayé de se réfugier chez M. Pinabel éloigné d'une journée de marche. Arrivés à une petite distance du but de leur retraite, ils ont appris que le Père était en fuite, que sa maison et le village venaient d'être pillés et brûlés. Se voyant poursuivis et sans asile, ils ont gagné la forêt avec une partie de leurs catéchistes ; et c'est là qu'ils ont été saisis le 2 ou le 3 janvier.

En envoyant au Laos ce renfort considérable de trois missionnaires et de nombreux catéchistes, j'avais bon espoir sur l'avenir de cette mission, et j'étais loin de soupçonner le désastre que je vous annonce. Mais les desseins de Dieu ne

sont pas ceux des hommes. Il se joue de notre ignorance et de notre faiblesse parce qu'il a pour Lui la vérité, la puissance et l'éternité. Conformons-nous humblement et sans regret à sa sainte volonté, et remettons avec confiance entre ses mains le sort de la mission du Laos dévastée et plongée dans le deuil.

Une dépêche envoyée de Ha-noï par Mgr Puginier et datée du 31 mai, annonce la mort de M. Tamet et de ses catéchistes.

LETTRE DE MGR CASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE
SEPTENTRIONALE.

Les chrétiens de *Cao-hai*, redoutant le malheur qui les menaçait, offrirent aux dignitaires du village de l'argent pour sauver leur vie et leurs biens. L'argent fut accepté, les promesses furent faites, mais, le soir même, elles étaient rompues par d'odieux attentats. La rage des persécuteurs alla jusqu'à massacrer des enfants dans les bras de leurs mères.

“ Si nous les laissons vivre, disaient ils, ils propageront la race et nous ne serons pas plus avancés qu'avant. Tuons-les donc jusqu'au dernier.”

La persécution revêt ce caractère sauvage partout où les lettrés prennent une part active, car la religion chrétienne, par les principes de sa morale, contrarie la licence de leurs mœurs, et par la clarté de ses enseignements, confond leurs doctrines ridicules.

Quant au peuple, il s'indigne de la conduite des lettrés, et beaucoup sont heureux, à l'occasion, de leur arracher des victimes.

Ainsi dans la chrétienté de *Chau-Moc*, plusieurs maisons payennes n'ont pas craint de se porter caution pour des chrétiens menacés de tomber entre les mains des persécuteurs.

A *Nuoc-Ngot*, un païen s'est plaint ouvertement du carnage qui avait eu lieu sous ses yeux et a déclaré prendre les survivants sous sa protection.

A *Cao-hai*, une jeune personne fut sauvée et emmenée en lieu sûr par un païen. Sa sœur, enfant de dix ans, liée, garrottée par les bourreaux, l'appela et lui dit :

“ Sœur, pourquoi me laisses-tu toute seule ? Reviens mourir avec moi.”

L'ainée l'entendit bien ; mais la crainte de la mort l'empêcha de répondre à ce déchirant appel.

A *Chan-moi*, une mère, folle de douleur de voir son enfant déjà entre les mains des bourreaux, s'écria :

“ Rendez-moi mon enfant et j'abandonne la religion.”

“ Non, répondirent les odieux suppôts de Satan, non, tu ne l'auras pas, car il est chrétien de race.”

La mère et l'enfant furent impitoyablement assassinés.

Ce fut à *Truoi* et dans les environs qu'eurent lieu les massacres par lesquels les lettrés et leurs affidés inaugurèrent le règne de *Kien-phuc*. La première maison investie fut celle du nommé *J.-B. Mai*. Située dans un centre entièrement païen, elle se trouvait plus exposée. Aussi, *J.-B. Mai*, instruit par la rumeur publique du danger que sa famille courait, fit-il tous ses efforts pour préparer les siens au suprême sacrifice. Quand, à la faveur des ténèbres, les persécuteurs vinrent cerner la maison, *Mai* les apostropha en ces termes ;

“ Si le roi vous envoyait me couper la tête, je vous la présenterais sans résistance et sans murmure, mais vous n'êtes que des assassins, et je ne cède qu'à la violence.”

Des huit personnes dont se composait sa famille, quatre purent se sauver ; mais *J.-B. Mai*, sa fille, sa bru et un domestique furent pris et traînés sur la voie publique. *Mai* récitait les prières du chapelet des Sept Douleurs avec ses compagnons, et leur recommandait d'offrir leur vie avec toute la générosité possible. Arrivé au lieu choisi par les assassins, *Mai* renouvela ses recommandations, s'adressant à chacun des siens et les encourageant par ces mots :

“ Allons, mes enfants, c'est pour nous conformer à la sainte et adorable volonté de Dieu.”

Les assassins proposèrent la vie à la fille de *Mai*.

“ Il m'est préférable, dit-elle, de mourir avec mon père.”

Les quatre victimes immolées, les bourreaux allèrent piller la maison, et le lendemain soir recommencèrent leur infâme besogne au village de *Truoi*.

Vingt-cinq néophytes furent arrêtés, parmi lesquels le chef de la chrétienté. Au moment où sa maison fut investie, il ne put contenir son indignation :

“ Bandits ! s'écria-t-il ; que ne puis-je réprimer votre audace ! ” et il s'appretait à entrer en lutte avec ses agresseurs ; mais il ne tarda pas à être mis hors d'état de se défendre.

Un chrétien ne voyant pas les siens au nombre des captifs, se prit à dire :

“ Que vont devenir ma femme et mon enfant ? Vous feriez bien de faire partager mon sort à toute la famille, car tous sont chrétiens comme moi.”

Son désir fut exaucé.

Un autre, oublié par les persécuteurs et témoin du spectacle émouvant de ses frères chargés de liens et condamnés à mourir, ne put résister au désir d'unir son sort au leur :

“ Moi aussi, s'écria-t-il d'une voix forte, moi aussi, je suis chrétien.”

“ — Est-ce bien vrai ? demandèrent les persécuteurs.

“ — Et qui plus est, ajouta-t-il, je suis né de parents chrétiens. Tenez, voici aussi ma femme, cette personne au visage pâle qui tient entre ses bras un petit enfant. Laissez-nous unis dans la mort comme dans la vie.”

Ils furent tous trois réunis à leurs frères en J.-C.

Avant d'être conduit au lieu du supplice le chef de la chrétienté demanda et obtint la faveur de faire une dernière visite à la petite chapelle où ils priaient soir et matin. Là, ils se prosternèrent devant l'autel, et récitèrent à haute voix les litanies de la Sainte-Vierge et d'autres prières. Le temps ne leur durait pas, mais il durait à leurs bourreaux qui les obligèrent à cesser leurs ardentes invocations.

“ Laissez moi prendre le Christ qui est sur l'autel, dit le chef de la chrétienté ; je le porterai jusqu'au lieu du supplice ; sa vue nous aidera à mourir en vrais disciples de notre adorable Maître.” Les persécuteurs le lui permirent

Il ouvrit la marche, portant l'image du divin Crucifié, afin que ses compagnons pussent le voir parfaitement, et puiser ainsi le noble courage qui les anima jusqu'au moment du sacrifice. Les chrétiens suivaient, les yeux attachés sur leur modèle; ils récitait le chapelet avec une dévotion inexprimable, s'exhortant les uns les autres à répandre généreusement leur sang pour J.-C. Ils parcouraient, eux aussi, la voie douloureuse, au terme de laquelle ils consommèrent leur sacrifice à l'imitation du divin Maître qu'ils cessèrent de bérir et d'adorer seulement lorsque leur langue ne put plus prononcer son saint Nom.

Bien des païens, spectateurs de cette scène émouvante, condamnaient en secret les odieuses cruautés des lettrés, quelques-uns même osèrent les désapprouver hautement, mais entendant dire qu'on ne faisait qu'exécuter des ordres supérieurs, ils crurent prudent de dissimuler leur indignation.

Un chrétien originaire de *Nuoc-Ngot* et qui passait par *Truoi* quelques heures avant l'arrestation, put trouver un refuge chez un païen. La journée ne s'écoula pas sans que le païen fut interrogé à diverses reprises sur cet homme de la religion qu'on avait vu entrer chez lui. Il fut même sommé d'voir à livrer le néophyte que plusieurs affirmaient avoir vu s'introduire dans la maison. Le païen répondit que ceux qui se flattaient de trouver celui qu'ils réclamaient n'avaient qu'à faire une enquête régulière; que pour lui il ne doutait pas que cette perquisition même ne mît l'inanité des soupçons en évidence. Cette considération fit rebrousser chemin aux persécuteurs, et le chrétien, caché dans le grand coffre, où la famille annamite serre d'ordinaire son argent, put soulever le couvercle du meuble et échapper au danger d'étouffer faute d'air.

Aujourd'hui que les désordres ont cessé et que la fureur des lettrés s'est quelque peu ralentie, la population païenne condamne hautement les iniquités commises, et, si elle ne soupçonnait pas la connivence de l'autorité dans tous ces événements déplorables, les assassins seraient depuis longtemps entre les mains de la justice.

TONG-KING OCCIDENTAL (ANNAM).

DERNIÈRE LETTRE DE M. TAMET, MISSIONNAIRE MARTYRISÉ CHEZ
LES SAUVAGES DU TONG-KING OCCIDENTAL.

4 décembre 1883.

Voilà plus d'un an que le bon Père Gélot et moi évangélisons le Laos annamite.

Au commencement de mon séjour dans ces montagnes, Dieu a permis que je fusse fortement éprouvé. A peine arrivé, la terrible fièvre des bois m'étreignit vigoureusement. Pendant trois mois, ce fut une suite de combats dont l'issue sembla enfin tourner à mon avantage ; je pus prendre en paix mes quartiers d'hiver, me préparant, par l'étude de la langue, à une guerre bien plus redoutable, la guerre au démon.

Hélas ! ce cruel ennemi des œuvres du bon Dieu opérait dans l'ombre ; il n'attaqua pas le troupeau de front, mais il s'en prit aux gardiens eux-mêmes, et souffla sur nos catéchistes l'esprit de révolte !....

Sous un futile prétexte, vingt-quatre d'entre eux sur vingt-sept, regagnèrent leur patrie, le Tong-King. Ils sont du nombre de ceux qui, ayant mis la main à la charrue, regardent en arrière !....

Tout notre personnel se trouvait donc réduit à un théologien nommé *Tât*, à un catéchiste et à deux élèves, juste un homme pour chaque Père, plus le théologien. C'était peu, mais le bon Dieu a veillé sur les Pères et sur les pauvres sauvages. Parmi ces derniers, il n'y a pas eu de défection : ce qu'ils avaient appris de notre sainte Religion, ils l'ont pratiqué après le départ des catéchistes comme auparavant. Ce fut dans la tribu des *Sias* que commença la débâcle. C'était moi, hélas ! qui étais chargé de cette tribu. Je fus bien attristé et, malgré toute l'indifférence que j'affectais au dehors, je souffris cruellement au dedans.

Sur ces entrefaites la fièvre, accompagnée de délire, revint tout à coup, et pendant cinq jours et cinq nuits ne me laissa aucun instant de répit. Pour vous donner un aperçu de

mon état, je puis vous raconter quelques faits. A minuit, au milieu de l'obscurité la plus complète, après avoir échappé à la vigilance du seul catéchiste qui m'était resté fidèle, je partis pour me promener dans la forêt, ce que le sauvage n'oserait jamais faire, tant il a peur du tigre ; mais la peur entre-t-elle dans l'esprit possédé par la fièvre ? Dans un autre moment, je saisis à bras tendus une malle que j'aurais difficilement remuée, étant en bonne santé ; je la portai ainsi autour de ma maison, provoquant les brigands à venir sur l'heure. Les brigands avaient peu auparavant pillé et brûlé le village.

Pendant tout le temps que dura cet accès, mon catéchiste n'était guère à son aise ; il tremblait sous sa moustiquaire, et il avait raison ; car, peu auparavant, je l'avais inconsciemment frappé. Aussi s'empressa-t-il de faire savoir mon état au Père Provicair.

Le Père Mignal faisait alors l'administration du canton Aï. Le Père Gélot le pria aussitôt de venir me voir ; mais, avant qu'il pût arriver jusqu'à moi, il lui fallut faire trois journées de chemin. Or, pendant ce temps, la fièvre m'avait quitté, et un sommeil profond, qui dura dix-huit heures, avait un peu réparé mes forces. J'étais cependant bien faible : je résolus d'aller me reposer auprès du Provicair. Jugez de mon étonnement quand, en chemin, je rencontre le Père Mignal qui venait m'administrer.

“ Attendez, lui répondis-je, je suis bien portant.”

Alors, nous asseyant sur le bord du torrent, nous prîmes le repas de midi ensemble, en nous appliquant le verset du Prophète : *De torrente in viâ bibet.*” Le Père Mignal continua sa route et je partis de mon côté.

Arrivé auprès du P. Provicair, tout étonné de me voir, je me reposai quelques jours ; puis je me sentis assez de forces pour apprendre encore quelques mots de sauvage ; mais notre ennemie, la fièvre, ne tarda pas à reparaitre, et il me fut impossible de regagner avant trois mois mon poste de la tribu des *Sias*.

De retour à Ban-Muong, je dus me résigner à être toujours malade jusqu'au mois de juin. A cette époque deux catéchistes, qui avaient jusqu'alors résisté au démon du décou-

ragement, s'enfuirent, et il ne resta plus que ceux dont j'ai parlé plus haut.

Le P. Provicairé m'écrivit alors de venir à la communauté. J'obéis d'autant plus volontiers, qu'étant seul et malade, le chagrin, ami du découragement, menaçait d'envahir mon âme.

Arrivé à Ban-Peng, je trouvai auprès du P. Gélot le pauvre P. Mignal assez gravement malade pour que le P. Gélot se vît forcé de le renvoyer dans la plaine.

Après le départ du P. Mignal, nous entrons dans la seconde période : la première, comme vous le voyez, n'a pas été brillante ; la seconde est moins obscure. Je demeure avec le P. Provicairé. J'ai à noter des alternatives de fièvre et de santé, mais rien de bien frappant.

Arrive la troisième période. Ah ! le bonheur et la consolation commencent à visiter mon âme. Vers le milieu de septembre, la fièvre m'a quitté sérieusement. Après m'avoir laissé étudier la langue pendant une quinzaine de jours, le P. Gélot m'invita à aller faire l'administration à Ban-Qhiao. J'objectai mon peu de savoir du laotien et en même temps mon inexpérience, n'ayant jamais vu de Père faire l'administration. Le P. Provicairé insista, et je partis plein de confiance en notre bonne Mère la sainte Vierge. Du reste, j'étais fort de mon obéissance : je rejetais sur le compte du Père Gélot toutes les fautes que pourrait occasionner mon inexpérience. Le bon Dieu m'a certainement bien aidé, car, je le crois, l'administration de Ban-Qhiao s'est effectuée sans trop de difficultés.

Vers la fin d'octobre, mon œuvre achevée, je revins prendre les ordres de mon supérieur. Je n'avais pas l'intention de demeurer dans la communauté ; mais la pluie se mit à tomber pendant plusieurs jours de suite ; quand elle cessa, c'était le 28 octobre, et il fut convenu que je resterais pour célébrer la fête de tous les Saints.

Aux trois hommes fidèles étaient venus se joindre trois autres catéchistes repentants. Le Père Gélot les avait reçus et leur avait pardonné ; il a eu pour eux la tendresse du père de l'Enfant Prodigue.

Le 31 octobre, les sauvages de la tribu Khiét, dont le chef-

lieu est Ban-peng, s'en vont couper dans la forêt un immense mât de cocagne ; de toutes parts, on entend les cris de joie de ceux qui transportent le géant des bois. Arrivé devant l'église, le mât fut dressé : chose peu facile, le terrain en pente abrupte ne s'y prêtant pas.

Enfin, après trois chutes bien accentuées, dont l'une endommagea le toit de chaume de notre pauvre église, l'arbre fut planté. Au moyen d'une poulie, on arbora un bel oriflamme représentant la croix du Sauveur. Pendant l'ascension du signe rédempteur, d'innombrables et vigoureux *yeu, yeu*, poussés par la poitrine de fer de nos sauvages, font retentir l'écho des montagnes. C'est un véritable triomphe. Puisse la Croix dominer dans tous les cœurs comme elle domine dans les airs ! Autour du grand mât flottent de nombreux drapeaux, dont la couleur et les fleurs rappellent la patrie absente.

Le mât planté, on agrandit l'église, car toute la tribu assistera demain à la messe.

Dans la soirée, il y eut une petite instruction pour les catéchumènes qui se préparaient au baptême. Ensuite la prière du soir est récitée avec une voix bien plus forte qu'à l'ordinaire ; c'est vous dire que c'était plus fervent ; car, vous ne l'ignorez pas, la ferveur du sauvage se traduit par la vigueur et l'entrain de la récitation.

Le 1^{er} novembre, réveil au son des pétards ! Les sauvages font leurs prières avec foi et recueillement ; ensuite je prêche sur la solennité du jour et je dis la messe. Tous les catéchistes, au nombre de six, et les servants en nombre égal, font la sainte communion. Les pauvres sauvages de Ban-peng n'ont pas ce bonheur ! Ils sont trop nouveaux chrétiens ; leur science n'embrasse pas même les sacrements de pénitence et d'eucharistie ; dans deux mois, je l'espère, ils pourront se confesser et communier. A la messe basse succède la messe solennelle. Le bon P. Gélot avait mis en réserve pour ce jour-là un peu de forces. Pour moi, c'était la première fois depuis mon arrivée au Laos que j'osais chanter à pleine voix *Kyrie, Gloria, Credo*.

Après la grand'messe, déjeuner comme à l'ordinaire : seule-

ment un fort morceau de tigre tué par les gens du Ban-Ghiao, figurait parmi les herbes et tubercules recueillis dans la forêt.

A dix heures, j'eus le bonheur de donner le saint baptême à dix-huit adultes. J'en avais déjà baptisé dix à Ban-Ghiao, sans compter une petite troupe de dix-sept enfants. Vous le voyez, trahis, abandonnés par ceux qui avaient promis de nous aider, nous n'avons pas manqué de la protection du Père qui est au ciel : il a mis les consolations à côté des amertumes.

Dans l'après-midi, après la récitation du chapelet, ont lieu différents jeux dirigés par nos catéchistes : tir à la cible, lutte, course, rien n'est oublié, pas même le brisement des œufs, les yeux fermés.

Après les jeux, il fallut donner des récompenses, non seulement aux vainqueurs, mais encore aux vaincus pour les consoler. Pauvre caisse de chapelets ! pauvres scapulaires ! Comme vous fûtes vite épuisés ! Heureusement que là bas, dans ma patrie, il y a de bonnes âmes qui pourront combler le déficit !

Le 2 novembre, après la messe pour les défunts chantée encore par le P. Provicaire, je prépare mes paquets, puis me voilà en route pour la tribu des Aï. J'arrive le soir à *Ban-Na-Cua* (village des Champs de sel) avec mes catéchistes et un servant. Nous passons la nuit dans cet endroit : le lendemain, samedi, les chrétiens de ce village vinrent me prier de rester chez eux pour qu'ils puissent entendre la messe le dimanche. J'accédai à leurs désirs ; et, le dimanche, après la messe, je continuai ma route jusqu'à Saï-Kao, gros village de la tribu Aï.

Le lendemain, je me mis à la besogne, prêchant, confessant ; au bout d'une quinzaine de jours, je baptisai 14 adultes et quelques enfants ; puis je revins au village des *Champs de sel* dans la même tribu.

Là encore je prêche, je confesse et je baptise une dizaine de chrétiens adultes. Je puis aussi administrer le sacrement de confirmation à quelques-uns. Je croyais me reposer un jour ou deux ; mais mes bons sauvages veulent profiter du passage du Père ; le nombre de ces fervents néophytes est

de 70 ; ce qui porte les confessions dans la tribu des *Aï* à plus de 400, et autant de communions.

Hier, fête de saint François-Xavier, le nombre des communions était vraiment consolant. Dans la matinée, les gens de Ban-to-phaï me prièrent d'aller les visiter : c'est le village où réside le théologien. En vingt minutes on y arrive. Les sauvages, croyant me faire plaisir, vinrent au-devant de moi avec des drapeaux, des pétards, des fusils à mèche, le tout à l'instigation du théologien. Je n'aime pas les manifestations bruyantes, mais celle-ci était imprévue : il a bien fallu me résigner.

Arrivés dans la maison du théologien, avec mes deux catéchistes, nous recevons les chrétiens. Ils viennent me remercier de leur avoir apporté les consolations de la religion. Ils m'offrent en présent du riz et un chien. En retour, je leur donne deux cruches de vin du pays avec du riz et du maïs.

Environ une heure et demie avant le repas du matin, nouvelles détonations des pétards ; puis procession en bon ordre au son du tam-tam et de la caisse. On promenait de cette sorte le pauvre chien qui m'avait été offert en présent, et qui allait être immolé pour notre dîner. C'était jour de grand gala : on n'a pas toujours du chien sur le plateau, j'allais dire sur la table, mais vous savez que tables et chaises sont ici choses inconnues.

Pendant le festin, bruit continu du tambour et du tam-tam. Après le repas, le maire du village vint inviter le Père et les catéchistes à boire le vin avec eux. Je savais que c'était l'usage d'accepter. Je me rendis donc à la salle, où les deux grandes urnes que j'avais données étaient préparées avec quatre autres : en tout six urnes. Chacun prend sa place : le théologien à ma droite, les catéchistes à ma gauche, ensuite le maire, les notables et enfin tous les hommes. Quand on fut assis autour de l'urne, un sauvage se met au milieu du cercle et prépare de longs tubes de bambou, il les enfonce dans la pâte à vin (1) et verse de l'eau dans l'urne.

Après avoir passé dans sa bouche tous les tubes, pour s'assurer qu'ils fonctionnent bien, il les présente aux assistants,

(1) Cette pâte consiste dans un levain qu'ils font avec un certain fruit, puis en riz et en maïs.

en commençant par les moins élevés en dignité ; le tout avec un sérieux qui m'aurait fait rire, si je n'avais craint de blesser la susceptibilité de ces chers enfants. Les tubes distribués, le Supérieur doit, selon l'usage, faire un petit discours. Je prends donc la parole. La main droite armée de mon bambou et de la gauche faisant les gestes, je raconte l'histoire de N. S. changeant l'eau en vin à Cana. Je rappelle ensuite aux chrétiens la parole de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Puis je bénis le vin.

Maintenant il faut commencer. Pour honorer et récompenser le théologien, je l'invite à boire avec moi : c'est la coutume chez les sauvages de ne pas boire seul. Nous commençons donc à aspirer quelques gorgées de vin ; pendant ce temps, le sauvage qui avait préparé les tubes, verse de l'eau sur la pâte à vin en criant : « *Yeu ! Yeu !* » D'autres frappent à tour de bras sur la grosse caisse et les tam-tam, tandis qu'une troupe de petits sauvages exécutent une danse tout à fait en règle. Le tout se passe avec une modestie et une retenue difficiles à trouver en France. Je regrette de n'être pas peintre pour vous envoyer un croquis des poses observées dans la danse des sauvages. Oh ! comme ils étaient heureux ces enfants ! et moi, leur Père, je jouissais vraiment de leur bonheur ! Je remerciai le bon Dieu, car, à côté de l'amertume, il plaçait en ce moment les consolations. « Non, le bon Dieu ne bat pas des deux mains, » dit le peuple dans sa simplicité ; et personne mieux que le missionnaire n'est à même de juger combien ce naïf proverbe est vrai et juste.

Dans quelques jours, je vais retourner à Ban-peng, où je crois pouvoir faire l'administration de la tribu *Khiét*.

Nous sommes maintenant deux Pères dans la partie haute, le P. Provicaire et moi. Le P. Provicaire est toujours malade. Dans les jours où il s'est le mieux porté, il a pu faire le trajet de sa maison à la rivière, environ une trentaine de mètres.

Quant à moi, voilà trois longs mois que la fièvre m'a quitté.

Pour faire beaucoup de bien, il faudrait être six Pères, au moins. Alors, on pourrait presque se partager toute la contrée. En attendant, prenons patience Plus de 500 païens

demandent le baptême ; mais personne n'est là pour les enseigner. Les six catéchistes sont occupés à en instruire une centaine, que je pourrai prochainement baptiser, à la fin du mois.

Ah ! priez le bon Dieu d'envoyer de nouveaux ouvriers, car la moisson est grande !

Nous avons appris dernièrement la mort du P. Béchot. Le P. Gélot et moi gémissions sur notre natte. Je me pris à envier le martyr de mon ami et confrère ; il était plus douloureux, mais bien plus court que le nôtre.

Priez bien pour nous et nos chrétiens ; demandez pour eux la constance.

Martyre de M. Tamet.—Malheurs de la mission du Laos.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE
DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Ha-Nôi, le 12 mai 884.

Encore un malheur immense pour la Mission des Qhiaous et Laos ! le P. André Tamet a été martyrisé, le mercredi saint, 9 avril, avec les trois catéchistes qui, comme lui, avaient échappé au massacre du 6 janvier. La nouvelle est certaine, mais il ne reste personne pour me donner des renseignements. On m'a dit cependant que le cher Père a vu arriver la mort, mais sans pouvoir l'éviter. Il a fait alors le sacrifice de sa vie, et il a donné à ses catéchistes une dernière absolution.

Cette mission naissante du Laos avait eu ses martyrs de la fièvre des bois et des tribulations de tout genre, mais il lui manquait les martyrs du sang. Elle en compte mainte-

nant six parmi ses apôtres et quarante-sept parmi les catéchistes ou servants, qui ont aidé les missionnaires à y implanter la Foi et à former les néophytes.

Il ne reste plus un seul missionnaire au Laos, et il m'est encore impossible d'en envoyer en ce moment. La fièvre des bois, terrible surtout en été, n'épargnerait certainement pas ceux qui échapperaient aux persécuteurs.

Je vais faire visiter secrètement le district inférieur par quelques catéchistes qui ont échappé aux massacres, et de là ils députeront des néophytes sûrs pour porter des paroles d'encouragement et de consolation à leurs frères du district supérieur.

Ce que les hommes ne peuvent faire, Dieu le fera.

Quels sont ses desseins sur ces peuplades reculées?... Lui seul les connaît. Cependant, j'ai confiance dans le sang des apôtres, de leurs catéchistes et des néophytes, car il y en a eu une dizaine de massacrés; leurs travaux, leurs peines et leurs tribulations ne seront pas sans porter des fruits.

Mais quelle terrible épreuve et quelle année pénible pour la mission!. Pourtant, au milieu de nos malheurs, nous voyons clairement que le Seigneur nous a protégés d'une manière particulière, car humainement parlant, vu la gravité du complot, nous devons nous attendre à de plus grands désastres.

M. André Tamet, du diocèse de Lyon, avait été spécialement choisi par Dieu pour une destinée extraordinaire. Dès son enfance il fut privé de la direction de ses parents, et une bonne religieuse de saint Vincent-de-Paul prit de lui un soin tout maternel. Il vécut d'abord dans le monde, mais Dieu l'appela à une vocation de choix: il lui inspira le désir d'étudier pour se consacrer à l'état ecclésiastique.

C'est toujours la même religieuse qui lui procura les moyens d'entreprendre ses études. Il fit sa théologie au séminaire des Missions Etrangères d'où il fut envoyé au Tong-King occidental.

Le Père Tamet arriva à sa destination au commencement de l'année 1882, et, tout en étudiant la langue annamite, il se sentit porté vers le Laos. Il n'ignorait pas cependant les peines et les fatigues de tout genre qui étaient réservées aux

apôtres de cette mission ; mais son âme généreuse aimait le sacrifice. Plusieurs fois il réitéra sa demande d'aller prêcher la foi aux peuplades sauvages et, au milieu d'octobre de la même année, il partit avec M. Gélot pour cette mission tant désirée. Il a eu un acclimatement bien pénible et de dures épreuves à supporter.

Le 25 décembre 1883, le P. Tamet achevait de prêcher la mission aux néophytes de la tribu Muong-Ai éloignée du village de Ban-Pon, résidence du provincial. Ayant été averti de l'arrivée des PP. Rivo! et Manissol, il accourut promptement pour leur donner l'accolade de la bienvenue. Hélas ! il ignorait alors qu'aux premières joies de la rencontre allaient succéder des jours d'angoisses et de deuil.

Le 6 janvier il était avec ses confrères, lorsque les troupes envoyées par les mandarins vinrent les cerner.

Le P. Tamet vit le P. Manissol atteint d'une balle tomber mort à côté de lui. Il eut à peine le temps de gagner lui-même la forêt, pendant que les ennemis massacraient ses confrères, douze catéchistes et neuf servants. Il a eu depuis de bien mauvais jours à passer jusqu'au moment où Dieu lui a aussi demandé le sacrifice de son sang.

En apprenant que le P. Tamet avait échappé au premier massacre, j'avais eu la confiance que le Seigneur le réservait pour être le soutien des malheureux néophytes laotiens et pour servir de noyau à un nouveau corps d'apôtres de cette mission si éprouvée.

Mais, pieuse illusion ! Dieu qui n'a besoin de personne voulait un sacrifice complet. Il est le Maître ; il sait ce qu'il fait, et personne n'a le droit de scruter ses desseins. Soumettons-nous à sa sainte volonté !

La nouvelle de cette mort qui est venue me surprendre au milieu d'un voyage dans les préfectures de Son-Tay et de Lung-hoa m'a été particulièrement pénible.

La mission a encore subi d'autres graves malheurs, mais leur récit fera l'objet d'une nouvelle lettre. Je ne veux pas différer l'envoi de celle-ci, qui a déjà subi un retard par suite de la distance où je me trouvais, lorsque j'ai appris la mort de notre cher confrère.

Priez pour nous !

LETTRE DE MGR CHAUSSE, EVEQUE DE CAPSE, COADJUTEUR DU
KOUANG-TONG, A MM. LES SUPÉRIEURS ET DIRECTEURS DU
SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS.

C'est le cœur rempli de douleur, que je viens vous annoncer la situation qui nous est créée par les derniers événements politiques de l'Extrême-Orient. Après la rupture des négociations entre la France et la Chine, les Français reçurent l'ordre du Vice-Roi de sortir de la Province. Nous espérions être en dehors de cette mesure ; une nouvelle dépêche de Son Excellence ne laissa plus de doute sur le sort qui nous était réservé. Nous devions quitter dans les quarante-huit heures notre propriété, nos établissements ; les Mandarins se chargeaient de nous les conserver intacts jusqu'après notre retour...

C'était le 27 août. J'étais à *Sha Min* pour conférer avec le consul de France sur la gravité des circonstances, lorsque je reçois des confrères restés à la Mission ce petit billet :

“ La foule grossissante envahit notre résidence, hurlant, vociférant. Que faire ?

Je leur réponds immédiatement :

“ En cas de danger, venez à *Sha Min* ; je fais prévenir les autorités.”

En même temps, le consul d'Angleterre, chez lequel s'était aussitôt transporté le consul de France, M. Sherzer, envoyait une baleinière avec des marins pour protéger la retraite des missionnaires.

J'étais dans une inquiétude d'autant plus grande que je n'étais pas là pour partager le sort de mes confrères.

Enfin, après deux heures d'attente, je recevais ce nouveau billet :

“ L'émeute est apaisée ; la maison est libre ; il n'y a plus de danger.”

Voici ce qui s'était passé.

Nos confrères étaient à leurs occupations ordinaires quand, vers les neuf heures du matin, une troupe de gens du peuple, vêtus d'un simple pantalon, fait tout à coup irrup

tion sur la place du parvis de la cathédrale, envahit l'église, monte dans les tours et tout cela avec un air fort peu bienveillant. Toutefois, grâce à la patience, à la modération des missionnaires, cette masse que l'on peut évaluer à 5 ou 600 personnes ne se livre d'abord qu'à une promenade de curiosité à travers notre jardin et l'orphelinat des jeunes garçons.

L'officier chinois préposé à la garde de la mission, requis d'avoir à renvoyer ces visiteurs importuns, fut impuissant avec ses trente soldats à repousser la foule ; il refusa même dès l'abord de nous donner assistance, soit crainte, soit autres motifs ; ce ne fut qu'en voyant la populace grossir d'instant en instant qu'il fit prévenir le poste militaire le plus voisin. Avec un renfort de quelques dizaines d'hommes bien armés, il parvint à faire sortir cette masse, à laquelle se serait jointe, au premier mouvement, une quantité d'ouvriers montés sur les immenses murs de notre clôture.

Quelques instants après, arrivaient à la Mission le gouverneur militaire de la ville, le *Tào-tai* et le préfet, accompagnés d'une suite aussi restreinte que possible. Ils nous ordonnent de quitter la ville dans les 24 heures. Passé ce temps, ils ne pouvaient plus répondre de notre sûreté. Pour nos meubles, nos objets et nos maisons, ils promettaient de veiller à leur conservation.

Avec les ordres du Vice-Roi et l'injonction des principaux mandarins, il n'était plus possible de rester. Il fallut nous résigner à notre malheureux sort. Nous eûmes bientôt fait quelques paquets, et le lendemain, 28 août, fête de Saint-Augustin, nous disions adieu à notre belle église et à nos vieilles maisons, que nous mettions sous la garde de nos bons anges, plus sûrs que les soldats chinois.

Nous nous étions ménagé une maison en nattes sur la concession française de *Sha-min*, espérant de là veiller sur nos chrétiens. Les deux missionnaires, attachés à ce poste périlleux, virent bientôt qu'ils ne pouvaient plus compter sur cette ressource. Les anglais, toujours si bienveillants pour nous, furent sans merci dans cette douloureuse circonstance.

“ Vous êtes un péril pour nous, disait le consul anglais ; si les Mandarins vous réclament nous vous livrerons.”

Cependant, avec trois bonnes canonniers disposées autour d'un espace de moins d'un kilomètre, avec une garde de cinq cents soldats chinois, plus la garantie du vice-roi, très attentif à ne pas froisser une nation telle que l'Angleterre ou l'Allemagne, il est difficile de comprendre cette conduite.

Quoi qu'il en soit, les conséquences de notre départ n'ont pas tardé à se faire sentir. Tous nos chrétiens de la mission ont été obligés de s'enfuir. Ceux qui sont restés après nous, ont été pillés ou battus; aujourd'hui il n'y a plus aucun néophyte dans les environs de notre église. Nos orphelinats ont été transportés à Hong-Kong où les Sœurs et les Pères donnent à nos enfants une généreuse hospitalité.

Nos malheureux chrétiens qui ont déjà tant souffert depuis un an, sont maintenant sans foyer, dans les rues de Hong-Kong et de Nacao. Que vont-ils devenir? Les menaces de mort et les bruits les plus violents forcent aussi ceux des environs de Canton à chercher un refuge plus sûr à l'étranger. Chaque jour le steamer de Canton nous apporte des familles entières qui ont abandonné leurs villages.

Notre propriété de Canton et nos orphelinats ont été mis sous les scellés par le magistrat de la place; mais aujourd'hui le bruit court que notre chapelle du cimetière a été renversée, ainsi que le monument élevé aux soldats français par Mgr Guillemin.

Je m'arrête devant la perspective effrayante de l'avenir nous n'avons plus qu'à jeter les yeux vers le ciel, espérant que la divine Providence délivrera nos néophytes des périls qui les menacent: *In Domino confido ... non confundar in aeternum.*

LETTRE DE M. NIOUX, MISSIONNAIRE DU KOUANG-TONG, A MGR
CHAUSSE.

Hong-Kong, 2 septembre 1884.

Monseigneur,

Vous m'avez demandé quelques détails sur notre séjour à Sha-min, après notre départ de la mission, le jeudi, 23 août; je m'empresse de répondre à vos désirs.

Après notre installation dans la maison qui avait été mise à notre disposition, un de nos premiers soins fut de rendre visite au Consul anglais, et ce ne fut pas sans un profond étonnement que nous remarquâmes la froideur avec laquelle nous fûmes reçus.

Cet accueil était d'autant plus surprenant que jusqu'alors nous avons toujours trouvé chez les Anglais le plus grand empressement à nous rendre service, et ils savaient même accompagner leurs bons offices de l'amabilité la plus parfaite; mais ce fut bien pis encore lorsque au cours de la conversation, après nous avoir fortement engagés à partir le plus tôt possible pour Hong-Kong, le consul nous déclara que par la concession européenne les Chinois pouvaient parfaitement nous faire arrêter, et que, le cas se présentant, nous ne serions défendus par personne.

Après une pareille déclaration, nous n'avions qu'à nous retirer et à ne plus compter que sur nous-mêmes, c'est ce que nous fîmes.

Les deux jours qui suivirent furent très tranquilles; nous ne recevions la visite de personne, et les chrétiens de la ville avaient de temps en temps pour nous mettre au courant de ce qui se passait à la mission.

Les mandarins s'emparaient de la maison comme d'un terrain conquis, insultaient les chrétiens, sans toutefois se porter aux dernières extrémités.

Les choses en étaient là, quand, le samedi soir, nous reçûmes la visite du chancelier du Consulat d'Angleterre qui nous annonce que des affiches viennent d'être placardées, que les têtes des Français sont mises à prix, et que nous n'avons plus qu'à partir, renouvelant la déclaration qui nous

avait été faite, à savoir que nous n'avions à compter sur le secours de personne.

Une demi-heure s'était à peine écoulée que les employés français de la douane arrivaient chez nous, nous apportant la même nouvelle, ajoutant que la chose venait de leur être communiquée par un mandarin de la ville, et que le chef de la douane les embarquait d'office sur un navire partant pour Hong-Kong. Ces messieurs s'étaient à peine retirés qu'un chrétien venait de confirmer tous ces bruits, disant qu'il avait lui-même lu les affiches et qu'une grande fermentation régnait en ville.

En présence de ces faits, nous avons cru qu'il était non seulement prudent, mais de notre devoir de partir, et, à onze heures du soir, nous rejoignons ces messieurs de la douane à bord de l'*Hesperia*, navire allemand, où nous avons été reçus par le capitaine, de la manière la plus courtoise ; il a même poussé l'amabilité jusqu'à ne rien exiger pour notre passage.

Depuis notre départ, nous avons appris que deux affiches ont été placardées sur les murs de la ville de Canton ; la première, qui met à prix les têtes des officiers et des soldats français, est signée par le vice-roi et par quatre mandarins de Canton ; la seconde, qui met à prix les têtes des missionnaires, ne porte pas de signature, bien que le contraire nous ait été affirmé par le chancelier du consulat d'Angleterre.

Dans la journée de dimanche, toutes les portes des chambres de la mission ont été scellées par les mandarins, avec ces mots écrits en gros caractères :

Ceci sera pour nous une compensation des dommages causés par les Français à Fout-tchéou.

De plus l'ordre a été envoyé de fermer toutes les chapelles de la province.

A la suite de ces faits ce qui restait de chrétiens dans la ville de Canton a été pillé, et le pillage était dirigé par les Ti-Pô et les soldats chinois.—Le Père chinois est dans la maison du P. Ho.

LETTRE DE MGR CHAUSSE, COADJUTEUR DU PRÉFET APOSTOLIQUE
DU KOUANG-TONG, AU SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MIS-
SIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Hong-Kong, 10 septembre 1884.

Le télégraphe vous a déjà annoncé la triste situation de nos chrétiens aux environs de Canton. Toutes nos chapelles, tous nos villages catholiques ont à peu près disparu sous le vent de la persécution. Plus de trois mille de ces malheureux géophytes sont réfugiés à Hong-Kong, d'autres à Macao. Un grand nombre, dit-on, sont retenus par les païens qui veulent les forcés à renier leur foi, après les avoir pillés, battus. Chaque jour nous amène de nouvelles victimes, de pauvres femmes, des jeunes filles, des enfants que la barbarie païenne dépouillés de tout. Leur misère, leurs pleurs, leurs supplications vous saignent le cœur, et nous sommes impuissants à consoler tant de douleurs !

Après notre départ de Canton, le terrible vice-roi des deux Kouang publiait une proclamation sauvage offrant des primes à tout Chinois qui lui apporterait la tête d'un officier, d'un soldat français. Il n'en fallait pas davantage pour soulever cette population méchante, excitée depuis longtemps par les événements du Tong-King et en dernier lieu par les combats de *Ke-lung* et de *Fou-tchéou*. N'ayant pas beaucoup de facilité à gagner l'argent du vice-roi, sa fureur s'est portée sur nos chrétiens, déjà dénoncés avant la guerre comme faisant cause commune avec les *diabes d'étrangers*. En quelques jours toute la Préfecture cantonnaise était en feu ; aucun village n'a été épargné.

A Canton même, il ne reste plus un seul chrétien ; ceux qui habitaient sur notre propriété, aussi bien que ceux de l'intérieur de la ville, ont été forcés d'abandonner leurs maisons, tracassés par les chefs de rue, leurs voisins et les pillards. La plupart même avaient délogé avant nous, ce qui leur a permis d'emporter le petit avoir qu'ils possédaient, et de trouver plus facilement le moyen de s'établir ailleurs. Au milieu de ce désert, s'élève encore notre petite église de granit, gardée par des soldats, scellée par l'autorité civile.

Notre orphelinat de filles, séparé de notre résidence par une rue, a été envahi et pillé par la foule. En face de l'église nos maisons ont été incendiées pendant la nuit.

Vers la porte de l'est, à vingt miuutes de la ville, la chapelle du cimetièrè récemment construite a été détruite avec le village chrétien. La tombe de madame N., femme d'un ancien consul de France, a été violée, le cercueil en plomb enlevé, et les os dispersés sur le sol. L'Ange colossal, qui surmontait le monument des soldats français, a été renversé, brisé en morceaux et vendu à des fondeurs au prix du métal. Il valait 18,000 fr. Tous les arbres que l'on avait plantés avec tant de peine depuis vingt-cinq ans, ont été coupés et emportés. Maintenant on me dit que cent soldats campent sur ces ruines.

A trois lieues de Canton, dans le district du P. Delsahut, sept chapelles ont été renversées. Au village de *Gan-piu* les païens ont voulu soutenir nos chrétiens ; un combat s'est engagé ; mais le flot envahisseur a tout renversé quand même. Des scènes indescriptibles, des outrages sans nom, ont accompagné ces pillages, ces destructions. Je ne puis en ce moment m'étendre sur tant d'incidents divers.

A *Cheun-tac*, district de 1,700 chrétiens, il ne reste plus que quelques maisons, qui auraient, dit-on, arboré les insignes du diable pour se soustraire à la persécution.

Les districts de *Cha-tao*, *Chiou-hing*, *Tong-Koun* sont dans le même état.

A *Ghec-long*, où le Père Grimaud avait failli périr, il y a quelques mois, il ne reste plus une pierre ; les maisons ont été incendiées, les briques enlevées. Quelques habitations de païens, placées au milieu du village, ont subi le même sort.

Jusqu'ici l'est et l'ouest n'ont pas souffert, mais l'ordre du vice-roi de sceller toutes les chapelles de la province ne produira-t-il pas le même résultat ? J'espérais qu'il ne serait exécuté qu'aux environs de Canton, j'apprends que la mission des Pères Italiens, située sur le continent, subit la même épreuve : leurs chapelles sont fermées ; mais, à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, la population devient moins remuante, et c'est à cette raison que nous devons la conser-

ration de nos chapelles éloignées du centre, s'il en reste encore après la guerre.

Telle est la terrible situation du moment ; nous voyons périr sous nos yeux nos plus belles chrétientés, sans pouvoir les secourir. Nos autorités de *Tchang-tchi-tong*, le vice-roi, *Pang-yoc-lun*, le commissaire impérial, sont les noms trop connus pour que nous ayons quelque espoir de voir cesser nos calamités. Une action prompte, énergique pourrait seule arrêter cette ligne de conduite....

LETTRE DE MGR PINCHON, ÉVÊQUE DE POLÉMONIUM ET VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN OCCIDENTAL, A MM. LE SUPÉRIEUR ET LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DE LA SOCIÉTÉS DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Des malheurs viennent [de tomber sur mon vicariat et commencent une série de calamités dont la fin se fera peut-être longtemps attendre. En Chine, plus qu'ailleurs, les catastrophes arrivent instantanément et le remède à ces maux ne s'emploie ordinairement qu'avec une lenteur désespérante. Voici ce dont il s'agit :

Le 4 août, une rumeur sinistre se répandit subitement dans la ville de *Ló-tché-hien*. On colportait qu'une conjuration formidable de païens s'était formée contre les néophytes de la localité et menaçait de tout anéantir. Aussitôt quelques chrétiens allèrent au prétoire pour avertir les mandarins civils et militaires. Ces magistrats répondirent qu'on s'effrayait à tort, qu'il n'y avait pas de conjuration ourdie contre les chrétiens ; que, du reste, s'il arrivait quelque chose, ils répondaient du bon ordre. Le lendemain, 5 du mois, les bruits augmentèrent, la panique devint presque générale. Aussitôt quelques chrétiens volent au prétoire ! Cette fois, nos mandarins se fâchent, montrent les dents, injurient les envoyés et les chassent en les maudissant, affirmant qu'il n'y a rien à craindre. Mais le 6, voilà qu'une foule tumultueuse se précipite dans la ville, dont elle encombre les quatre portes. Des milliers de conjurés étaient

conduits par les lettrés de la sous-préfecture. Après leur entrée dans la ville, les lettrés se rendirent dans une pagode et firent appel à leurs collègues. Ceux-ci accourent au rendez-vous, et de concert avec les autres, ils décident le pillage, la démolition de notre oratoire et le massacre du catéchiste qui s'y trouve. Ce catéchiste était un homme énergique et fort capable, dont on s'était servi pour convertir quelques milliers de païens.

Ces lettrés, ayant résolu de tout détruire, sortent de la pagode et poussent contre notre oratoire et nos maisons qui l'entourent, la horde des conjurés qui les accompagne. Aussitôt trois ou quatre mille énergumènes, avides de pillage, se précipitent sur notre église, pillent tout ce qui leur tombe sous la main et s'empressent de la démolir. La maison du catéchiste, attenante à l'église, est également pillée et détruite. L'infortuné catéchiste est horriblement massacré ; il reçoit plus de cent coups de couteau. Avant d'expirer, deux fois il se relève à demi, essaie de joindre les mains sur sa poitrine et s'écrie :

« Mon Dieu, je vous rends grâce de mourir martyr, dans ce lieu saint dont j'ai dirigé les constructions ! Mon Dieu, pardon pour tous mes péchés ! je remets mon âme entre vos mains ! »

A peine a-t-il prononcé ces belles paroles, qu'il retombe à terre et rend le dernier soupir...

Notre oratoire et tous les appartements qui l'entourent ont été détruits de fond en comble, il n'en reste plus planche sur planche. Les conjurés ont tout pillé et tout emporté. Or, la maison avait été meublée, pourvue de tout ce qui était nécessaire à une habitation de ce genre. Là se trouvait aussi le mobilier du curé de la localité, avec son argent des bonnes œuvres pour une année. Il ne reste plus trace de tout cela. On m'annonce encore que les maîtres de maisons et de territoires forcent leurs locataires et les colons à choisir entre l'apostasie et l'expulsion. Il s'ensuit que nos pertes morales et matérielles seront irréparables. Depuis deux ou trois ans, Dieu avait béni nos efforts dans cette ville et les environs. Quelques milliers de païens avait adoré le vrai Dieu ; déjà même plusieurs centaines ont été baptisés. Ces heureux résultats nous avaient mis dans la douce obligation de cons-

truire à *Ló-tché-hiên* une église convenable et proportionnée au nombre considérable des néophytes déjà convertis. L'ennemi de tout bien, ne pouvant supporter nos succès, a soulevé cette affreuse tempête contre nous, et a tout anéanti en un jour de désordre. Cette calamité n'a été provoquée par aucune cause de la part des chrétiens. Nos ennemis nombreux et puissants nous calomnieront, tromperont nos magistrats qui ne sont pas fâchés de l'être, mais ne pourront apporter aucun motif pour se justifier devant les hommes de bonne foi.

Les deux causes apparentes du soulèvement des païens de *Ló-tché-hiên* sont la guerre du Tong-King et les commentaires calomnieux qu'en fait un journal ennemi, le *Chen-pao*, qui s'imprime à *Chang-hài*. Il ne cesse de souffler partout la haine la plus violente contre les missionnaires catholiques et les armées françaises. Ce journal nous fait le plus grand mal. Les lettrés de *Ló-tché-hiên* n'auraient pas osé en venir à un soulèvement contre les chrétiens, s'ils n'avaient été excités par le mauvais journal dont nous parlons. Sans doute, ces globulés voyaient de mauvais œil les nombreuses conversions de païens, mais il n'auraient pas massacré nos néophytes.

L'affaire de *Ló-tché* est très grave ; tout le pays est en émoi et dans la crainte. Pendant la catastrophe, plusieurs chrétiens ont été blessés et ont subi des pertes sensibles. Les néophytes effrayés désertent et fuient ; d'autres, pour ne pas tout perdre et ne sachant où aller, préfèrent l'apostasie. Nous n'avons maintenant à *Ló-tché* ni oratoire, ni maison, ni pied à terre. Que de dépenses pour rétablir l'ordre et la paix ! Et nous laissera-t-on rebâtir notre église ? Et nos néophytes, chrétiens d'un jour, oseront-ils revenir à nous ? Ils ont tant souffert !

Nos grands mandarins de la ville sont saisis de l'affaire. Mais leurs sentiments vis-à-vis des missionnaires, depuis le commencement de la guerre du Tong-King, sont fort équivoques à notre sujet. Ils nous le montrent en toute occasion. Ils supposent une entente secrète entre les missionnaires français et nos armées du Tong-King. Les mauvass journaux

enveniment les affaires ; les imaginations s'exaltent et de graves embarras s'ensuivent pour nous.

Daignent le Seigneur et l'auguste Vierge Marie nous prendre en pitié et venir à notre aide ... !

NOUVELLES DE LA CHINE.

Dans ces derniers jours, rien n'est venu troubler le calme apparent dont nous jouissons à Chang-Hai. Quant à l'intérieur de la Chine, voici les dernières nouvelles. Je vous les transmets telles qu'elles nous arrivent, et sans pouvoir en contrôler par moi-même l'exactitude.

A Péking, les missionnaires n'ont pas été inquiétés. Le bruit courait hier que le Consul de France à Tien-tsin et les résidents français avaient reçu l'ordre de partir ; mais le journal de ce matin dément cette nouvelle.

A Neu-Chuang, les Chinois menaçaient de détruire les établissements religieux. Le gouverneur de Mou-kden, étant arrivé sur ces entrefaites, fit afficher le décret impérial, et les meneurs se calmèrent. Ce décret de l'Impératrice, que vous connaissez sans doute, est celui du 7 de la septième lune (27 août dernier), dans lequel, tout en ordonnant aux mandarins de repousser par la force les navires français qui tenteraient d'entrer dans un port du Céleste-Empire, on recommande de protéger les commerçants et les missionnaires qui ne s'occupent point de guerre.

Le Tao-tây a aussi lancé des proclamations ordonnant de respecter les missionnaires, et il a déclaré qu'il prenait sous sa protection leurs établissements. Il a de plus envoyé cent soldats pour garder la concession européenne.

A Ning-po, le Tao-tây, quoique bien disposé, a voulu que les missionnaires et les religieuses se retirassent dans la concession européenne. Il a consenti cependant à laisser un missionnaire lazariste italien et des Sœurs non françaises dans

les établissements religieux de la ville chinoise. Les missionnaires français continuent, du reste, à y aller chaque jour pour leur ministère.

A Hang-Chéou (Tché-kiang), les mandarins exigeaient aussi le départ des missionnaires et des religieuses. Ceux-ci se sont prévalus du décret impérial du 27 août et on les a laissés tranquilles.

A Chang-Hai, si ce n'était l'incertitude du lendemain, nous jouirions d'une assez grande paix. Le Taô-tây fait le possible pour se ménager les bonnes grâces des Européens. Il a voulu cependant couler, sur la barre de Oû-Song, des jonques remplies de pierres, afin de fermer la rivière. Mais il n'avait pris cette détermination que d'après des ordres supérieurs, et, les Européens ayant protesté, rien jusqu'ici n'a encore été exécuté. On s'est borné à préparer les pierres et les jonques, pour les couler à la première nouvelle de l'arrivée de l'escadre française. M. Le Maire, notre consul général, part ce soir pour Hué où il a été nommé Ministre résident.

Voilà les nouvelles. Jusqu'ici, il n'y a pas eu de soulèvements contre les étrangers résidant dans l'intérieur de la Chine. Mais vous comprendrez combien grave et précaire est la position des missionnaires français. Nos nationaux ont été placés sous la protection du gouvernement russe pendant la durée des hostilités. M. Popoff, ministre de Russie à Péking, est, dit-on, plein de bonne volonté pour protéger les sujets français, missionnaires ou autres. Mais sa protection ne peut guère avoir d'efficacité que là où il y a un consul russe. Encore l'effet de cette protection est bien diminué quand le consul n'est qu'un simple commerçant, agent consulaire. Quoi qu'il en soit, les missionnaires de l'intérieur resteront à leur poste, je n'en doute pas, tant que la chose leur sera absolument possible. Si les mandarins exercent contre eux trop de vexations, probablement, au lieu de s'appuyer sur les traités antécédents, ils invoqueront simplement le récent décret de l'Impératrice. Mais y trouveront-ils une protection efficace?... Il importe extrêmement que la situation actuelle ne se prolonge pas, et l'opiniou général ici est que la France n'en finira avec la Chine qu'en frappant dans le Nord un grand coup qui fasse sérieusement craindre pour Péking.

FOKIEN.

Situation des missionnaires et des chrétiens depuis l'expédition de Fou-tchéou.

—
LETTRE DU R. P. BOURNEAU, PROCUREUR DES MISSIONS DOMINICAINES ESPAGNOLES A HONG-KONG (1) AU R. P. MARIE-ALPHONSE SAUTEL.

Hong-Kong, 12 septembre 1884.

(1) Le R. P. Bourneau a occupé différents postes dans la mission du Fokien durant plus de vingt ans, dont dix au moins à l'église de la cité à Fou-Tchéou.

Je vous envoie des journaux de Hong-Kong qui parlent de l'engagement de la flotte française à Fou-Tchéou et du bombardement de l'arsenal. Vous y trouverez plus de détails que je ne pourrais vous en fournir. Ces faits d'armes, glorieux pour la France, ont eu malheureusement sur la mission du Tong-King le contre-coup douloureux que je vous faisais pressentir récemment. Vous en aurez la preuve dans le court résumé que je vais vous faire des lettres que j'ai reçues de Fou-Tchéou et autres points de la mission.

Il paraît que les Chinois, tout en se préparant au combat, ne pensaient pas que la France irait si loin dans ses représailles et se déciderait à détruire leur flotte. Aussi ce coup de force les a remplis de stupeur. Ils ont été pétrifiés quand ils ont vu que leurs beaux navires de guerre avaient été coulés en si peu de temps. Des lettres chinoises portent le nombre de leurs morts jusqu'à trois mille. Grâce à l'incurie ordinaire de ce peuple, quantité de cadavres rejetés par le fleuve et laissés sans sépulture répandaient une odeur fétide. Du petit nombre de nos chrétiens engagés dans l'escadre chinoise, onze ont trouvé la mort sous les coups de l'artillerie française, entre autres le pauvre Choun-ming, notre ancien serviteur à l'arsenal.

Que vous dire maintenant des glorieuses et terribles journées des 23 et 24 août ? Une fois les Français partis, les Chinois exaspérés ont exhalé leur haine contre les chrétiens. Des proclamations ont été affichées, les accusant d'avoir

dévoilé aux Français toutes les affaires chinoises, et excitant la populace à incendier les églises et les maisons de la mission tant à Fou-Tchéou que dans le Fo-kien. Ces menaces ont failli produire leur effet à So-Goun où l'église a couru le plus grand danger. Le mouvement se propageant dans cette direction serait arrivé bientôt jusqu'à nos belles chrétientés de Fo-gan et vous connaissez le caractère des habitants de ces montagnes : ils n'ont pas besoin d'être beaucoup excités ; ils s'entendent à démolir les églises quand l'occasion leur paraît favorable.

A Fou-Tchéou les chrétiens sont dispersés et dans la plus profonde misère. La situation est devenue si périlleuse dans la cité que les religieuses, après avoir pourvu à la sécurité des petites filles de la Sainte Enfance, ont dû chercher un refuge sur la concession européenne ; or, d'après une lettre de M. Rozario l'imprimeur, ni les Pères, ni les religieuses n'y sont en parfaite sécurité : le peuple dit qu'il veut se venger des Français en tuant les prêtres et les Sœurs qui prêchent "la religion de la France" et qui leur apportent tant de malheurs. C'est actuellement l'unique raison de la fureur, car le peuple n'ignore point notre nationalité (1), mais il lui suffit que nous soyons catholiques et protégés de la France pour se tourner contre nous et croire dans sa vaillance qu'il va prendre une éclatante revanche de ses défaites en massacrant des hommes et des femmes sans défense. A l'heure présente, tout est encore à craindre. Que Dieu daigne tromper nos alarmes et rendre bientôt la paix à notre chère mission !

Le R. P. Masot, missionnaire, vicaire apostolique du Fo-Kien nord, sera bientôt sacré évêque.

(1) Les missionnaires du Fo-Kien sont des dominicains espagnols. — Les religieuses établies à Fou-Tchéou appartiennent aussi à l'Ordre de saint Dominique et viennent du couvent de Sainte-Catherine de Manille, îles Philippines, colonie espagnole.

PÉ-TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL.

Émeute à Péking.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. HUMBLLOT, MISSIONNAIRE A PÉKING.

Péking, 5 septembre 1884.

Le 30 août, a eu lieu une échauffourée sans exemple dans cette capitale. Notre Si-Tang a été entouré et cela sans motifs par une foule, que des chrétiens ont évaluée à deux ou trois mille individus. Vers les cinq heures du soir, le bruit commence à circuler que l'on va démolir l'église et, en même temps, un tapage infernal se fait entendre à la porte. Je suis sorti deux fois dans la rue pour demander à ces gens ce qu'ils voulaient et leur dire de rester tranquilles. Mes paroles ont été suivies d'un silence complet. Je regagne mon logis au milieu du calme le plus parfait. Je croyais à une victoire, lorsqu'une demi-heure après, le tapage recommence de plus belle. Les pierres, les briques volent de tous côtés contre la tour de l'église assez éloignée de la rue. A ce moment, j'ai cru que l'on allait enfoncer la porte. Notre cuisinier prend peur et jette par-dessus le mur, chez des voisins chrétiens, ses couvertures et ses habits. Il était six heures ; chaque jour à cette heure là nous sonnons l'Angelus. Je me mets sous le clocher, à l'abri des projectiles, en comptant bien sur l'invocation : "*Verbum caro factum est,*" pour chasser les puissances de l'air et montrer à la foule que tout se passe comme à l'ordinaire dans notre église.

Aux trois premiers coups, surprise et silence, suivis immédiatement de clameurs épouvantables poussées par ces deux ou trois mille vauriens ; au second et au troisième coup, mêmes clameurs ; à la dernière volée, recommencent les mêmes cris, qui s'arrêtent subitement et la foule se disperse. La voix d'un simple satellite s'était fait entendre et avait suffi pour rétablir le calme. Un peu auparavant, deux satellites, envoyés par un petit mandarin de la rue où se trouve notre

église, avaient été battus, en voulant s'opposer aux misérables qui voulaient enfoncer notre porte ; dans la bagarre, les gens du tribunal saisissent un des furieux et le conduisent en prison. Somme toute, c'était une émeute. Si notre porte avait cédé, je crois que notre résidence eût été envahie. L'espoir du pillage avait seul amassé cette foule qui ne voulait pas nous tuer. Le gouvernement chinois ne veut point susciter d'affaire contre les missionnaires, il en a donné l'assurance formelle. Ce même jour, en effet, avait paru un édit ordonnant de respecter tous les étrangers, même Français. Et, de fait, le lendemain, les chrétiens vinrent à l'église comme à l'ordinaire ; pas de chrétiennes pourtant. Je fis ouvrir la grande porte afin que dans la rue on puisse bien entendre que les chrétiens prient comme les autres jours et ne se laissent point intimider. Tout resta calme, les passants continuèrent à suivre leur chemin sans s'attrouper.

Le soir on entendit très distinctement dans la rue la récitation du chemin de la Croix et les accords de l'harmonium, la tranquillité fut parfaite. Depuis, je me suis aperçu de la présence d'un petit mandarin qui, accompagné de deux satellites, se tient pendant toute la matinée, dans une boutique d'opium, de l'autre côté de la rue, juste en face de notre église : cette seule mesure a suffi pour empêcher le moindre désordre.

MISSIONS D'AFRIQUE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

MISSIONS DE CARTHAGE ET DE LA TUNISIE.

*Lettre de S. E. le Cardinal Lavignerie à Messieurs les Présidents
et membres des Conseils de l'Œuvre de la Propagation de
la Foi, sur les missions de la Tunisie.*

Messieurs,

« Vous m'avez demandé, depuis longtemps déjà, pour les associés de votre Œuvre, quelques détails sur les missions nouvelles de la Tunisie.

« Vous savez pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre appel.

« La Tunisie a été, durant deux années, l'objet des ardues préoccupations de la politique. Or ma règle, et c'est aussi la vôtre, est de ne point mêler la politique aux œuvres de nos Missions. Sans doute, notre action apostolique peut produire et produit souvent des résultats heureux, même à des points de vue humains ; mais si ces résultats viennent c'est par surcroît. Nous ne devons chercher et nous ne cherchons d'autre règne que celui de Dieu.

« Maintenant tout s'est apaisé peu à peu, les préoccupations publiques se portent ailleurs, et nous allons entrer dans la période heureuse où les peuples n'ont plus d'histoire. D'ailleurs le Vicaire de Jésus-Christ, en prenant solennellement, lui-même, la parole pour couronner notre Œuvre, vient, pour

ainsi dire, de délier mes lèvres. C'est donc le moment où je puis vous entretenir, sans les inconvénients de la première heure, de la mission qui m'est confiée.

« Je me placerai, du reste, dans cette lettre, exclusivement au point de vue religieux, en vous parlant, comme j'ai dessein de le faire, d'abord du passé, et, ensuite, de l'avenir chrétien de la Tunisie.

PREMIÈRE PARTIE

SOMMAIRE

I. Aperçu sur la géographie et l'histoire de la Tunisie.—II. Etat religieux et moral de la Tunisie avant la prédication de l'Évangile.—III. Origine apostolique de l'Église de Carthage. Coup d'œil général sur son histoire et celle des autres Églises de la Tunisie actuelle.—IV. Quelques souvenirs héroïques de l'histoire chrétienne de Carthage.—V. Souvenirs de l'histoire des autres Églises épiscopales de la Tunisie.

I

« J'ai remarqué souvent que le premier désir de ceux qui s'intéressent aux Missions est d'avoir sur elles des notions générales de géographie et d'histoire, qui leur permettent de se faire une idée du théâtre de ces œuvres apostoliques.

« Je trouve ce désir sensé et je vais chercher à y satisfaire, en quelques mots rapides, pour ce qui concerne le diocèse de Carthage.

« La Tunisie actuelle s'étend du 5° 30 au 9° de longitude est, et du 32° au 37° 15 de latitude nord. Elle a près de 600 lieux de côtes, depuis Tabarka jusqu'à Gabès. Sa superficie est d'environ la moitié de celle de l'Italie.

« Elle est bornée, à l'est, par la Tripolitaine ; au sud, par les déserts du Sahara ; à l'ouest, par nos possessions algériennes, et au nord par la Méditerranée.

« Ce petit royaume a été, sous des noms divers, le témoin de révolutions déjà bien nombreuses.

« Il appartenait, dès l'origine, à l'ensemble des contrées de l'Afrique du nord, connues sous la dénomination générale

de Libye. C'est le nom que leur donnent nos Saints Livres et, après eux, Hérodote, le Père de l'histoire profane. Les Libyens ou *Laabim* étaient, d'après la Genèse, les descendants de Cham.

« Une race préhistorique a laissé des traces de son passage en Tunisie dans les monuments mégalithiques qui se retrouvent, du reste, en grand nombre, dans toutes les régions qui s'étendent depuis la Cyrénaïque jusqu'au détroit de Gibraltar.

« D'après les traditions locales recueillies par Salluste, des armées confuses de Perses et de Mèdes se jetèrent, plus tard, sur le pays, après avoir traversé le nord de l'Arabie et celui de l'Égypte, où les habitants ne leur permirent pas de s'établir. Poussées par l'entraînement de la conquête jusqu'au delà du détroit de Gibraltar, mais arrêtées par les belliqueuses populations des Gaules, elles revinrent sur leurs pas et s'établirent définitivement dans l'Afrique du Nord, entraînant sans doute avec elles une partie des populations qu'elles avaient d'abord vaincues (1).

« D'autres peuplades, chassées de la Palestine et de la Syrie, suivirent la même route qui fut, pendant des siècles, celle de grandes migrations de l'Asie occidentale, et se mêlèrent aux premiers vainqueurs. Enfin, chose peut-être trop peu remarquée et qui explique néanmoins quelques faits des temps postérieurs et même de l'époque contemporaine, des troupes nombreuses d'Israélites vinrent, toujours en suivant la même voie, à l'époque des désastres de la Judée, habiter un certain nombre de points de l'Afrique, où elles formaient des tribus séparées (2).

« Pendant que l'intérieur se trouvait ainsi occupé par des tribus, les unes sédentaires, les autres nomades, selon leurs diverses origines, le littoral devenait le siège de comptoirs

(1) C'est ce qui explique, avec l'usage des Carthaginois de lever partout des légions de mercenaires, et avec l'invasion ultérieure des Vandales, la présence parmi nos populations africaines de types nombreux des races du Nord.

(2) Elles ont, en partie, subsisté jusqu'à nos jours. La ville de Tunis compte, en ce moment, 35,000 juifs indigènes. Il s'en trouve, assure-t-on, plus de cent mille dans la Tunisie où leur influence s'accroît, chaque jour, comme en Algérie, par la puissance de l'or.

puissants, formés par Tyr et les villes maritimes de ces mêmes régions de l'Asie d'où étaient venues autrefois les populations de l'intérieur. C'est ce que mettent, chaque jour, davantage en lumière les études poursuivies avec persévérance depuis notre occupation algérienne. Cela explique aussi comment les nombreux comptoirs phéniciens de la Tunisie, Leptis, Abrotonum, Meninx, Cercinna, Thenæ, Thapsus, Adrumète, Aspis, Neapolis, Nepheris, Tunis, Utique et, enfin, le plus célèbre de tous, Carthage, ont si facilement trouvé à établir autour d'eux leurs relations commerciales et à se créer des alliés.

« L'histoire politique de Carthage est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler à vos lecteurs. Ils savent qu'elle s'assujettit, par son commerce et ses alliances, toutes les côtes et la plus grande partie de la Tunisie actuelle. Inutile de rappeler comment cette république, qui dominait par son admirable situation maritime le reste de l'Afrique et les îles de la Méditerranée, excita la jalousie et les craintes de Rome, comment celle-ci livra à sa rivale le duel gigantesque où elle faillit périr et qui se termina par les victoires de Scipion et la ruine de la patrie d'Annibal.

« Je remarquerai seulement que ce long travail des siècles avait un but providentiel et que l'Afrique du Nord se trouva ainsi réunie au monde romain au moment précis où celui-ci allait recevoir l'Évangile et le répandre par les envoyés de Pierre et de ses successeurs.

« Sous la domination de Rome, les divisions administratives et les limites des Provinces se multiplient et s'étendent peu à peu. Elles comprennent, en partant de l'Océan et se dirigeant vers l'Égypte, les trois Mauritanies, la Numidie, la Proconsulaire ou Zeugitane, la Byzacène et enfin la Tripolitaine. Puis commence le monde grec, avec la Cyrénaïque et l'Égypte (1). Ces Provinces partagèrent la fortune de Rome à laquelle elles étaient unies. Paisibles durant cinq cents

(1) Notre Tunisie comprend deux de ces provinces tout entière : la Proconsulaire et la Byzacène, les plus riches de toutes, avec une partie de la Numidie et une étroite lisière prise sur l'ancienne Tripolitaine.

ans, elles devinrent pendant un siècle la proie des Vandales, lorsque les empereurs de Constantinople ne purent plus les défendre. Délivrées, un moment, de ce joug barbare, sous Justinien, par les armes de Bélisaire, elles respirèrent à peine, et, moins de cent ans après, elles étaient envahies par les Arabes musulmans. Ils en ont fait, à dater du treizième siècle, un royaume distinct, qui, de Tunis, devenu sa capitale après la ruine complète de Carthage et l'abandon du Kairouan, a pris le nom de Tunisie.

« Les Musulmans opprimaient et ruinaient depuis douze cents ans ces malheureuses contrées, lorsque la France a donné, à Alger, le signal de leur délivrance.

II

« Pour le but que je me propose, je veux dire pour donner à vos lecteurs l'idée succincte de ce qu'est la Tunisie au point de vue géographique, de ce qu'elle a été, dans le passé, au point de vue historique, ce qui précède peut suffire.

« Il faut maintenant, avant de parler de nos souvenirs chrétiens, dire ce qu'elle était au point de vue religieux et moral, lorsque l'Évangile y fut prêché. C'est, en effet, là un des aperçus qui peuvent et doivent intéresser le plus, des lecteurs chrétiens, car il n'est autre chose que la constatation du travail de Dieu, pour ramener à lui les âmes et les nations perdues. Mais, ici encore, je ne puis, vous le comprenez, qu'indiquer les sommets des choses.

« Tertullien montre, dans les écrits substantiels et forts où il flagelle les erreurs et les vices de son temps, que l'état des croyances et celui des mœurs étaient, à Carthage, comme la résultante des éléments divers que chacune des invasions successives dont j'ai parlé avait portés avec elle.

« Il y constate tout d'abord l'idée de Dieu, qu'il a, le premier, appelé éloquemment le cri d'une âme naturellement chrétienne. On la retrouve jusque dans les monuments mégalithiques des plus anciens habitants de nos contrées.

« Leurs tombeaux témoignent, en effet, de leur foi en un être supérieur, de leurs espérances en une vie future. On peut dire d'eux, avec vérité, ce que l'un de nos savants les

plue distingués (1) a dit, à propos des monuments, en tout semblables, qui se retrouvent en Europe où ils marquent les migrations d'un même peuple :

« Le soin donné aux sépultures, dit-il, atteste que les chasseurs (de cet âge de pierre) pensaient que leurs morts auraient des besoins au delà de la tombe. Ce que nous savons de tant de peuples sauvages de l'époque actuelle ne permet pas d'interpréter autrement l'ensevelissement avec le corps, des vivres, des armes, des objets de parure placés à côté du défunt. *Il est évident qu'ils avaient été déposés dans le caveau mortuaire avec la pensée qu'ils serviraient aux besoins des défunts dans la nouvelle vie qui commençait pour eux.* (2) »

« Hérodote rend, des temps postérieurs, un témoignage semblable :

« Voici, dit-il, en parlant des peuplades qui occupaient alors une partie de la Tunisie, leur manière de faire des serments et d'exercer la divination : Ils mettent la main sur les tombeaux des hommes qui ont, parmi eux, la réputation d'avoir été les plus justes et le plus gens de bien, et jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres, y font leurs prières et y dorment ensuite ; ainsi, pendant leur sommeil, ils ont quelque songe, ils en font usage dans leur conduite (3). »

« Ailleurs, en parlant des tribus nomades, il ajoute : « Voici quels sont les sacrifices de ces nomades : comme prémices, ils coupent l'oreille de la victime et lance cette oreille par-dessus leur épaule ; ensuite ils tordent le cou de la bête. Ils ne sacrifient qu'au soleil et à la lune, hormis ceux qui demeurent autour du lac Triton (c'est une partie de la Tunisie, entre Gabès et Sousse) ; ces derniers sacrifient surtout à Minerve, à Triton et à Neptune (4). »

« Tyr porta naturellement et maintint à Carthage ses superstitions et ses dieux. C'étaient ceux-là mêmes dont il est parlé, sous des noms divers, dans les Saints Livres, à propos

(1) M. de Quatrefages.

(2) L'Espèce humaine, p. 244, passim.

(3) (Hérodote. Liv. IV. *Melpomène*, ch. 190.)

(4) Hérodote, *ibid.* ch. 188.

des Phéniciens : Baal ou Moloch, le Saturne des Romains, Astarté ou Tanith, la déesse ou Vénus céleste. Mais rien de cruel comme le culte rendu à ces divinités. On immolait à Saturne, et peut-être aussi à Tanith, des victimes humaines, et surtout des enfants. « C'était en le sachant et de sang
« froid, dit Plutarque, que les Carthaginois immolaient
« leurs propres enfants. Ceux qui n'en avaient pas, achetaient
« les enfants des pauvres et les égorgeaient comme de tendres
« agneaux ; la mère assistait au sacrifice, sans jeter une
« larme ni même pousser un soupir ; le moindre signe d'at-
« tendrissement lui faisait perdre le prix du sacrifice, et elle
« ne sauvait pas son enfant. Cependant, autour de la statue,
« était placée une foule' nombreuse de musiciens qui jouaient
« de la flûte et d'autres instruments, pour empêcher qu'on
« entendit les cris de ces malheureuses créatures (1). »

« Saturne, ajoute Diodore de Sicile, avait à Carthage une
« statue d'airain dont les mains étaient penchées vers la
« terre, de telle sorte que l'enfant qu'on posait sur ces mains,
« tombait aussitôt dans une ouverture et une fournaise pl'ine
« de feu (2). »

« Rome, après sa conquête, apporta tous ses dieux avec
leurs infamies, qui firent revivre celles de Baal et d'Astarté
sous les noms de Saturne et de Vénus.

« Telle était la situation religieuse de Carthage et de la
région qui l'entoure, au premier siècle de notre ère. Dans
l'intérieur du pays, toutes les superstitions antiques encore
conservées ; dans les villes, le culte païen de Rome, mêlé à
celui des dieux de Tyr ; au milieu de ces corruptions et de
ces erreurs grossières, l'idée de Dieu et du culte véritable se
retrouvant, quoique obscurcie et défigurée, dans les restes
des traditions primitives (3).

(1) Plutarque, *De superstitione*, cap. ultim.

(2) Diodore de Sicile, *Hist.*, ch. xx, 13, 14.

(3) Voici ce qu'en dit Tertullien avec son énergie ordinaire et qui est de nature à nous faire rougir, après dix-huit siècles de christianisme, d'aberrations inconnues au paganisme lui-même : *Nullam, dit-il, invenimus institutionem, inter tot diversitates perversitatum, quæ de Deo creatore [universorum controversiam moverit. (De Præscrip't, cap. XXXIV).*

“ Dans un tel mélange d’erreurs, au milieu des populations venues de tous les points de l’ancien monde, par suite du système de Carthage de n’avoir que des légions de mercenaires recrutés partout et jusque dans nos Gaules et dans la Bretagne, on peut aisément se figurer ce qu’étaient les mœurs de l’Afrique. Tertullien, avec cette vigueur farouche que j’ai déjà remarquée, fait remonter avec raison la dépravation des Africains au culte qui les inspirait : “ C’est auprès de vos autels, disait-il aux païens de son temps, que se préparent les dernières infamies ; c’est dans le sanctuaire des prêtres et des ministres des dieux, à l’ombre des ornements sacrés, au milieu de la fumée de l’encens, que l’impureté se développe (1). ”

“ Vous nous accusez d’abominations ; mais à qui ces abominations doivent-elles être mieux connues qu’à ceux qui en ont reçu des leçons de Jupiter même (2) ? ”

“ Salvien nous a laissé un tableau encore plus fameux des mœurs de l’Afrique païenne. Je souligne ce dernier mot, parce qu’on se trompe souvent sur sa pensée, en l’appliquant aux chrétiens. Il prend lui-même soin pourtant de préciser en disant, comme on va le voir, qu’en parlant de la corruption des Africains, il entend parler surtout de ceux que le christianisme n’avait pas changés : “ *Qui ne sait*, dit-il, en terminant le sombre tableau de ces dépravations, *que tous les Africains sont généralement tels, A MOINS QU’ILS NE SOIENT CONVERTIS ET CHANGÉS PAR LA FOI ET PAR LA RELIGION* (3). ”

“ Je ne sais, dit-il donc en parlant des païens, ce qui en eux n’est point coupable.

“ Si c’est l’humanité qu’il faut reprendre, ils sont inhumains ; si c’est l’ivrognerie, ils sont ivrognes, si c’est l’imposture, ils sont imposteurs, et au plus haut point. Leur fourberie n’a point d’égale, pas plus que leur cupidité et leur perfidie.

(1) Tertullien, *Apolog.* ch. xv.

(2) Tertullien, *ibid.* ch. ix.

(3) *Quis non omnes omnino Afros generaliter sciat impudicos, nisi ad Deum forte conversos, id est fide ac religione mutatos.* Salvien, *de Gubernat. Dei* ; lib. VII, cap. XIII.

“ Quant à leur impureté et à leurs blasphèmes, ils ne peuvent être placés sur l'échelle des vices qui précèdent; car si, pour ces derniers, ils surpassent les autres nations, chez eux l'impureté et le blasphème excèdent tous les autres...

“ Qui ne sait que tous les Africains sont généralement impudiques, à moins qu'ils ne soient convertis et changés par la foi et la religion ? (1) ”

“ Mais c'est précisément au jour où tout est arrivé au fond de l'abîme que va se lever la lumière.

“ C'est l'un des secrets admirables de la Providence de se servir de la profondeur même de nos abaissements, de nos souffrances, de nos erreurs, pour nous disposer à chercher des voies plus pures. Le sentiment de notre grandeur primitive se découvre sous les ruines qui nous accablent; nous aspirons à nous élever en nous trouvant tombés si bas. Ce sera l'histoire d'Augustin et, avant lui, comme nous allons le voir maintenant, celle de tant de Chrétiens de notre Afrique.

III

“ Une tradition, conservée par de graves écrivains des premiers siècles, veut que saint Pierre lui-même soit venu visiter l'Afrique et y porter les prémices de la foi. Nous l'apprenons de Flavius Dexter, évêque de Barcelone, contemporain de saint Jérôme qui en a fait l'éloge et auquel il a dédié son livre *De viris illustribus*. On lit dans sa chronique : “ Année de J.-C. 50, Pierre en qualité de Vicaire du Christ, se rendit en Espagne..... DE LA IL PARTIT POUR L'AFRIQUE ET L'ÉGYPTE.” (2)

“ D'autres personnages apostoliques sont également cités comme ayant visité et peut-être habité Carthage. Nicéphore Callixte y envoie Simon l'apôtre :

“ Simon Zélotes, après avoir reçu le Saint-Esprit, parcourut

(1) Salvien, *de la Providence*, liv. VII, ch. 13 et 15.

(2) Ann. Chr. 50, Petrus, ut Christi Vicarius, Hispanias adiit... Hinc ad Africam et Ægyptum migrat (Flav. Dext. *Chronie*).

“ l’Egypte, la Cyrénaïque, l’Afrique, ensuite la Mauritanie et toute la Libye, prêchant l’Evangile.” (1)

“ Les ménologes grecs y font venir la Samaritaine : “ Sainte Photine, dit un de ces ménologes cité par les Bollandistes, la Samaritaine à laquelle le Seigneur parla près du puits, après le martyre des saints apôtres Pierre et Paul, vivait à Carthage, ville d’Afrique, en compagnie de son fils Joseph, y prêchant le Christ.” (2)

“ Une objection grave est faite, il est vrai, contre ces traditions. On la tire des Pères africains eux-mêmes, qui n’attribuent ni aux apôtres, ni aux disciples immédiats du Sauveur la fondation de leur grande Eglise, ce qu’ils n’auraient pas manqué de faire, si le fait eut été certain.

“ Mais cet argument est purement négatif et ne peut détruire de graves témoignages. Rien n’empêche de dire pour tout concilier que saint Pierre et d’autres personnages évangéliques ont visité l’Afrique, sans y fonder d’abord de diocèse. Le voisinage de Rome, l’importance de Carthage, la fréquence et l’extrême facilité des communications maritimes rendent d’ailleurs ces traditions vraisemblables. D’autre part, on ne peut expliquer autrement la diffusion rapide de l’Eglise africaine. Dès le milieu du second siècle, il se tint à Carthage un concile où se trouvaient réunis jusqu’à soixante et dix évêques (3).

“ Mais ces indications suffisent. Je ne veux pas entreprendre, dans une lettre destinée surtout à édifier vos associés, de discussion critique. Ce que je voudrais, ce serait ressusciter, pour eux, autant que me le permettent le temps et l’espace dont je dispose, les grands et saints souvenirs que

(1) Niceph. Callixte. *Hist Lib.* II, ch

(2) M. S. Menol. Græc. apud Bolland.

(3) Ce concile fut tenu par Agrippin, l’un des prédécesseurs de saint Cyprien, mais longtemps avant lui, comme ce père le dit lui-même, *longa ætas* ; et on ne peut douter qu’il n’ait été tenu avant Tertullien, d’après un texte formel de Vincent de Lérins, qui dit que saint Agrippin fut le premier, *primus omnium mortalium* (Commonit. Lib. I. c. 6), qui enseigna l’erreur des rebaptisants. Or cette erreur est aussi enseignée par Tertullien. Le concile d’Agrippin et de ses soixante-dix évêques est donc antérieur à Tertullien, c’est-à-dire à l’an 160.

nous retrouvons ici à chaque pas, et leur inspire: l'admiration, l'amour, la passion, si je l'osais dire, de notre ancienne Tunisie chrétienne : *Placuerunt servis tuis lapides ejus.*

“ Mais comment réunir, dans une seule lettre, et comme dans une gerbe unique, toute une moisson de gloire, de vertus, de génie, de sainteté ?

“ C'est à peine si je puis donner d'abord une idée générale de cette admirable histoire, par quelques mots rapides sur chacune des périodes entre lesquelles on peut la diviser

“ La première commence avec la prédication de l'Évangile à Carthage, et se poursuit, pendant plus de deux siècles, à travers les luttes des premières persécutions, jusqu'au jour où saint Cyprien reçoit la palme du martyr.

“ C'est la période de l'évêque Agrippin, de Tertullien, de ces grands Martyrs Scillitains, les premiers martyrs de l'Afrique dont nous ayons les Actes authentiques, l'époque de sainte Perpétue, de sainte Félicité, de la Masse-Blanche d'Utique, de l'apologiste Minucius Félix et du pape Victor qui, tous deux, appartiennent à l'Afrique par leur naissance, des persécutions de Septime-Sévère, de Dèce, de Gallien, de Valérien, de Galère-Maxime. Déjà la puissante vitalité de l'église de Carthage se manifeste dans le Concile d'Agrippin, et dans ceux de saint Cyprien en 249, 251, 252, 254, 255, 256, qui sont d'une importance si considérable pour la discipline de l'Eglise.

“ La seconde période s'étend de saint Cyprien à la paix après la conversion de Constantin. C'est celle des Arnobe, des Lactance, du centurion Marcel, du pape africain saint Melchiade, des martyrs d'Abitine, de Tuburbo, de Sufès, et de milliers d'autres. Elle est marquée par des flots de sang durant la persécution de Dioclétien et de Maximien-Hercule.

“ La troisième commence avec la fin des persécutions et se continue jusqu'aux Vandales. C'est, en un sens, la plus illustre, car c'est celle de saint Optat, de saint Augustin et de sa mère, sainte Monique, de saint Aurèle, de saint Possidius, de saint Alype, de saint Fortunat, du tribun Marcellin, modèle éternel du courage et de la grandeur de caractère dans un homme d'Etat chrétien, de Proba, du pape Gélase. De nombreux conciles se réunissent à Carthage. On n'en compte pas moins de vingt-huit dans cet intervalle.

“ Mais, à côté de ces gloires, de nouvelles et cruelles épreuves. A peine les persécutions terminées au dehors, celles du dedans commencent avec l'usurpation du siège de Carthage par l'intrus Donat et le schisme sanglant des Donatistes. Il devait faire, pendant un siècle, plus de martyrs, peut-être, que n'en avait fait, pendant le siècle précédent, la haine des païens.

“ Il se termina par l'acte mémorable de renoncement des évêques catholiques. Pour le rétablissement de la paix et l'unité entre les chrétiens, ils offrirent spontanément de partager leurs sièges avec leurs adversaires, si ceux-ci consentaient à reconnaître leurs erreurs et l'autorité de l'Eglise. Saint Augustin, saint Aurèle, Saint Possidius, saint Alype étaient l'âme de ces résolutions magnanimes.

“ A peine la tranquillité était-elle revenue, qu'une période nouvelle de meurtres et de deuil s'ouvrait avec la persécution des Vandales.

“ Il y a maintenant soixante ans, écrivait, en 487, Victor de Vite, que les Vandales ariens, nation barbare et féroce, sont entrés dans notre Afrique infortunée, après avoir franchi le détroit resserré qui la sépare de l'Espagne

“ Trouvant le pays en paix, leurs hordes impies s'attaquent de toutes parts à nos belles contrées. Ils les dépeuplent par leurs dévastations, par l'incendie, par le meurtre. Ils n'épargnent même pas les arbres fruitiers, craignant sans doute qu'après leur passage, ceux qui avaient cherché un refuge dans les antres des montagnes ou dans les entrailles de la terre ne trouvent un aliment dans leurs fruits. Aucun lieu qui n'ait senti les effets d'une semblable cruauté ou qui ait été à l'abri de leurs incursions. Mais les églises, les basiliques des Saints, les cimetières attiraient surtout leur fureur, et leur rage incendiaire s'attaquait à ces monuments plus violemment encore qu'aux villes et aux bourgades..... Combien de pontifes vénérables, d'illustres évêques ne périrent-ils pas alors au milieu de toutes sortes de supplices ?...

“ Ni l'infirmité du sexe, ni la considération d'une noble origine, ni le respect dû au sacerdoce n'adouciaient leurs

“ barbares instincts ; bien plus, la noblesse du rang augmentait leur fureur.” (1)

“ Cette période de tant de douleurs est aussi celle des Eugène, des Deogratias, des Quodvultdeus, des Honorat, des Victor de Vite, des martyrs de Tipasa, des quatre mille neuf cents martyrs du désert, des quatre cents évêques confesseurs et de saint Fulgence, le plus grand de tous : saint Fulgence, l'Athanase de l'Occident (2), et particulièrement de l'Afrique durant la persécution arienne, qu'il combattit par ces écrits trop peu connus, admirables de force, de clarté, de méthode, et encore plus par son courage, par sa patience, par ses vertus.

“ La persécution des Vandales Ariens fut suivie d'un siècle de paix. Mais à peine les blessures anciennes étaient-elles pansées qu'un cataclysme nouveau, le dernier celui-là, et le plus horrible, ensevelit pour jamais ces Eglises qui venaient de renaitre.

“ C'est le torrent de l'invasion arabe qui se précipite sur l'Afrique en 643, sous le Calife Omar.

“ Tout disparaît alors, même l'histoire de tant de crimes et de souffrances, et c'est à peine si l'on en trouve, de loin en loin, quelque mention dans les écrivains musulmans.

.. On sait, du moins, que la résistance fut obstinée.

“ Il ne faut pas croire, en effet, que l'église africaine disparut d'un seul coup sous le glaive des Arabes. C'est une erreur trop répandue et contre laquelle il appartient à notre piété filiale de protester. Léon XIII vient de le proclamer hautement avec une autorité qui nous dispense de toute autre preuve : “ De même, dit-il dans la Bulle *Materna Ecclesie caritas*, que l'Eglise d'Afrique avait grandi avec honneur, “ on la vit succomber avec dignité.” La foi de ces malheureuses populations lutta donc longtemps d'une manière désespérée contre ses persécuteurs. Quatorze fois, au rapport

(1) Vict. Vit., Hist. pers. Vandai. Lib. I.

(2) Il n'y a point pour nous, de doute, après les recherches les plus approfondies, que Saint Fulgence ne soit le véritable auteur du Symbole qui porte le nom de S. Athanase. Nous nous proposons de le prouver, un jour.

d'Ebn-Khaldoun, on les contrignit par le glaive à l'apostasie. et quatorze fois elles reprirent leur ancien culte. Malgré l'envoi, dans les déserts de l'Arabie, de multitudes d'hommes de tous les rangs, de sénateurs, de seigneurs opulents, de femmes, d'enfants, de simples plébéiens ; malgré les sollicitations, les séductions, les caresses, l'Eglise catholique resta debout à Carthage et dans la Tunisie actuelle, plus de six siècles après la conquête des Musulmans. Nous en avons la preuve dans les lettres des Papes saint Léon IX et saint Grégoire le Grand pour le onzième siècle ; pour le treizième, dans les historiens des Croisades, qui mentionnent, au temps de saint Louis, des corps d'armée du sultan de Tunis, composés de chrétiens indigènes.

IV

“ Ce court résumé de tant de foi, de catastrophes, d'héroïsme, suffit à montrer combien notre terre tunisienne doit être vénérable au monde chrétien. Je l'ai dit déjà, je le répète, Carthage et le territoire qui va dépendre d'elle sont comme un immense reliquaire, longtemps oublié et profané sans doute, mais où tout garde le souvenir, la poussière, le sang des serviteurs de Dieu, et qu'il est de notre devoir de remettre en honneur. Les chrétiens d'Europe qui viennent en Tunisie, et jusqu'à nos officiers et à nos soldats, le comprennent déjà pour Carthage et ne peuvent contempler, sans émotion, du haut de Byrsa, l'ancienne acropole, notre saint-Louis actuel, les ruines qui les entourent et qui toutes rappellent les noms, les vertus, le martyre des saints.

“ Et déjà, à Byrsa même, où était le palais du Proconsul, son prétoire, les prisons publiques, quels souvenirs touchants et incomparables !

“ C'est là qu'avant la fin du second siècle, furent enfermés et comparurent les Martyrs célèbres dont j'ai déjà écrit le nom, ces martyrs Scillitains qui, les premiers, firent entendre à leurs juges, sur la terre d'Afrique, le langage de cette liberté des âmes, que Jésus-Christ avait portée à la terre : “ Nous servons notre Dieu, qui est le Dieu du Ciel, que nul “ homme n'a jamais vu, ni ne peut voir. Nous ne sommes

“ coupables d’aucun autre crime ; nous ne prenons point le
“ bien d’autrui. Nous payons les droits aux agents de l’em-
“ pereur, parce que nous savons que Dieu nous l’a donné
“ pour maître ; mais nous n’adorons que Notre-Seigneur, qui
“ est le roi des rois et le maître de toutes les nations du
“ monde.” (1)

“ Et quand on leur demandait :

“ — Ne voulez-vous pas rendre à nos princes l’honneur
“ que vous leur devez, et sacrifier aux Dieux ?

“ Ils répondaient de nouveau :

“ — Nous rendons à l’empereur l’honneur que nous lui
“ devons comme empereur ; mais nous n’offrons qu’à notre
“ Dieu nos adorations et nos prières.” (2)

“ Et le Proconsul voyant leur fermeté, disent leurs Actes,
rendit contre eux cette sentence :

“ Nous ordonnons que Spérat, Narzal, Cittin, Vérus, Félix,
“ Acyllin, Lactance, Januaria, Générosus, Vestira, Donata
“ et Secunda, pour avoir confessé qu’ils étaient chrétiens et
“ avoir refusé de rendre à l’empereur l’honneur qui lui est
“ dû, auront la tête tranchée.”

“ On les conduisit ensuite au lieu du supplice, où, s’étant
“ mis à genoux et ayant rendu leurs actions de grâces à
“ Jésus-Christ, ils furent décapités. (3)

“ C’est là encore, à Byrsa même, que saint Cyprien com-
parut une première fois au même tribunal, et fit entendre
ces belles paroles : “ Je suis chrétien et évêque ; je ne connais
“ point d’autres Dieux que le seul vrai Dieu qui a créé le
“ ciel, la terre et la mer, et tout ce qu’ils renferment. C’est
“ ce Dieu que nous, Chrétiens, adorons et que nous prions
“ jour et nuit pour nous, pour tous les hommes et pour le
“ salut des empereurs eux-mêmes.” (4)

“ C’est là que Perpétue et Félicité furent enfermées avec
leurs compagnons, la première se montrant au-dessus de

1) Dom Ruinart. *Acta Sincera*.

2) Dom Ruinart. *Acta Sincera*.

3) Dom Ruinart. *Acta Sincera*.

4) *Acta Sancti Cypriani*.

toutes les faiblesses de la nature, la seconde ne les éprouvant un moment que pour faire à ses géoliers cette réponse immortelle : “ Maintenant c’est moi qui souffre ; mais dans le combat il y en aura un autre qui sera avec moi, et qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui.” (1)

“ Non loin de Byrsa, voici l’amphithéâtre où les chrétiens étaient livrés aux bêtes, où saint Augustin s’assit tout brûlant de cette passion du sang et des spectacles dont il parle dans ses *Confessions*.

“ Près de l’amphithéâtre, sur la voie des Mappales, est le lieu de la sépulture de saint Cyprien, qui n’est pas éloigné de celui de son martyr, *in proximo*, disent les Actes.

“ A quelques jets de pierre, en se rapprochant de la ville, les anciens cimetières chrétiens, ces *areæ* dont parle Tertulien, où les fidèles célébraient leur culte au temps des persécutions, où ont reposé les corps de tous nos saints, et où les chrétiens voulaient être portés après leur mort, même de très loin, pour être ensevelis auprès de ces tombes sacrées.

“ On sait la touchante histoire de cette matrone romaine qui voulut y porter de Théveste, la Tébessa actuelle, c’est-à-dire de près de trois cents kilomètres, les restes d’un soldat martyr, Maximilien. “ Une noble dame, disent les Actes, Pompeiana, réussit à arracher au juge le corps du martyr et, le plaçant dans sa propre litière, elle le conduisit jusqu’à Carthage pour l’ensevelir près du corps de saint Cyprien, au pied du monticule qui est voisin du Palais. Pompeiana mourut elle-même au bout de treize jours et son corps repose auprès de ces mêmes saints. (2)

“ Cette confiance touchante dans la protection et l’intercession des martyrs paraît avoir duré autant que la religion à Carthage. Dans les fouilles faites récemment aux anciens cimetières chrétiens, nous avons pu constater, circonstance vraiment attendrissante, que, même après la chute des anciennes basiliques, c’est-à-dire à une époque où les chrétiens subissaient déjà l’oppression la plus dure du mahomé-

(1) Dom Ruinart. *Acta Sincera*.

(2) Don Ruinart. *Acta Sincera*. Act. S. Maximil. Thevest.

tisme, ils ensevelissaient leurs morts, souvent des martyrs aussi, dans ces ruines sacrées, perçant pour cela les mosaïques et les pavés de marbre. C'était le seul droit que n'avaient pu leur ravir leurs persécuteurs.

“ Près des anciens remparts, on voit la place où s'étaient réunis les quatre cents évêques catholiques qu'Hunéric avait mandés à Carthage sous prétexte de discuter de la foi avec ses Ariens, et qu'il envoya tous en un même jour en exil, après en avoir fait écraser plusieurs sous les pieds de ses chevaux.

“ Pendant que les évêques affligés se tenaient près des murs de la ville, exposés aux injures de l'air, dit Victor de Vite, témoin oculaire, il arriva que le roi Hunéric en sortit se dirigeant vers les piscines. Tous les évêques s'avancèrent vers lui en criant : “ Pourquoi nous faire ainsi souffrir ? Qu'avons-nous fait pour être traités de la sorte ? Si on nous a assemblés pour une conférence, pourquoi nous dépouiller, nous priver de nos églises et de nos maisons, nous faire mourir de froid et de faim, nous chasser de la ville et nous réduire à coucher sur du fumier ? ” Mais Hunéric, les regardant d'un œil de fureur et sans écouter leurs remontrances, commanda à ses gardes de courir sur eux avec leurs chevaux pour les massacrer. Aussi plusieurs d'entre eux furent-ils écrasés, principalement les plus âgés et les plus faibles.” (1)

“ Dans l'intérieur de la cité, et presque toutes ensevelies dans le sol, les ruines des basiliques où se tinrent tant de conciles, lumière du monde chrétien.

“ Près de la Place neuve, au haut des grands escaliers conduisant des quais aux plus beaux quartiers de Carthage, l'emplacement des Thermes de Gargilius, où Augustin, Possidius, Alype soutinrent victorieusement la foi catholique contre les Donatistes, sous la présidence du tribun Marcellin, qui devait payer de son sang, son courage et sa droiture.

“ Enfin, non loin de là et en retournant vers Byrsa, les restes du temple de Junon-Céleste où saint Aurèle établit

(1) Victor. Vit. *Hist. persécut. Vandal.* liv. IV, ch. III.

son siège épiscopal, le jour de Pâques 399, en signe de triomphe, à l'endroit même où se trouvait, auparavant, la statue de cette déesse infâme.

V

“ Mais je ne parle que de Carthage, alors qu'un si grand nombre d'autres églises réclameraient leur place dans ce tableau.

“ Il faut savoir, et ce chiffre montre l'immensité de l'œuvre de réparation qui nous est confiée, qu'il n'y a pas moins de TROIS CENT CINQUANTE-TROIS ÉVÊCHÉS, dont les noms nous sont encore connus dans la seule Tunisie actuelle. Presque chacun d'eux avait ses martyrs et ses saints. Mais ici encore comment rappeler tant de souvenirs ?

“ J'en citerai du moins quelques-uns, et je les prendrai dans les églises épiscopales dont les noms nous sont devenus plus familiers, et où le monde chrétien a repris maintenant comme droit de cité par la présence de nos soldats.

“ *Tabarka*, la première qui se rencontre sur le rivage de la mer, en dehors des limites actuelles de l'Algérie, rappelle les trois martyrs dont Victor de Vite a raconté les luttes et la mort bienheureuse. Pressés, mais en vain, par leur maître qui était arien, d'abandonner leur foi, ils résistèrent à tous les supplices.

“ Cruel comme une bête féroce, dit Victor, il avait fait préparer des bâtons armés de pointes aiguës, et il les en faisait battre à coups redoublés au point qu'ils avaient les os brisés et que les pointes pénétrant dans les chairs y restaient enfoncées.” (1)

“ Victor raconte ensuite comment, chassés dans les déserts, ils devinrent les apôtres de peuplades nomades qui n'avaient pas encore entendu parler de l'Évangile. Après avoir loué leur dévouement, le zèle de leurs néophytes, il termine ainsi : “ Enfin Genséric, le roi arien, averti, envoie l'ordre d'attacher les pieds des serviteurs de Dieu derrière des chariots attelés de quatre chevaux fougueux ; ils

(1) Victor Vit. *Hist. perséc. Vandal.* Liv. dernier.

“ devaient partir en même temps, lancés à la course à travers les buissons d'une forêt voisine, pour traîner les corps de ces confesseurs de la foi parmi les épines, les déchirer et les mettre en pièces. Ainsi liés, ils s'exhortaient mutuellement à la mort, et pendant que les chevaux les entraînaient, au milieu des sanglots des Maures, les martyrs se disaient une dernière fois adieu par ces paroles : “ Mon frère, priez pour moi. Dieu a accompli notre désir. C'est ainsi qu'on arrive au ciel ! ”

“ Ils priaient et chantaient, et c'est ainsi qu'ils rendirent leurs belles âmes aux anges ravis de joie. Jusqu'à ce jour N.-S. Jésus-Christ n'a cessé d'opérer à leur tombeau de grands miracles, et récemment encore, ajoute Victor de Vite, le bienheureux Faustus, évêque de Buronia (1) nous a affirmé à nous-même qu'en sa présence, une femme aveugle y avait recouvré la vue.” (2)

“ *Hippone-Zaryte*, la Bizerte actuelle, avec sa rade incomparable, se présente sur le littoral après Tabarka. Elle a sa sainte Restitute, dont la légende ressemble à celle de plusieurs saints d'Afrique. Pour éviter des supplices sanglants, qui auraient excité à la fin des troubles populaires, les persécuteurs entassaient souvent les confesseurs de la foi sur des barques à demi brisées, et les poussaient au large pour qu'ils trouvassent la mort dans les flots. Beaucoup périrent de ce supplice.

“ D'autres, poussés par des vents favorables, abordèrent en Sicile et dans le sud de l'Italie, où leur mémoire s'est conservée.

“ On cherchait aussi à soustraire, par les mêmes moyens, les reliques des martyrs à la vénération des fidèles. C'est l'histoire des reliques de sainte Restitute, telle que la raconte une tradition napolitaine. La barque qui portait son corps avait abordé dans une île du golfe de Naples. Ses restes sont honorés aujourd'hui dans la cathédrale de cette ville.

“ Après Bizerte, *Utique* et sa Masse blanche, *Massa Can-*

(1) Eglise épiscopale, voisine de Tabarka.

(2) Victor Vit. *Hist. persécut. Vandal.* chap. dernier.

dida : cette masse de trois cents martyrs dont les corps furent plongés dans la chaux vive, blancs par leur innocence autant que par leur sépulcre, comme le dit saint Augustin dans le discours qu'il a consacré à leur mémoire.

“ Après Utique, *Tunis* avec sa sainte Olive, la vierge palermitaine, ravie de force à sa patrie et martyrisée sous les tyrans qui ne purent ébranler sa foi.

“ Après Tunis, *Maxula*, la Rhadès actuelle, célèbre par les héros auxquels les martyrologes ont donné son nom : *martyres maxulitani*. (1)

“ Après Maxula, *Kourba*, la Curubis antique, illustre par l'exil de saint Cyprien, et où il eut la vision fameuse qui lui annonçait son martyr.

“ Après Kourba, *Hadrumète*, la Sousse actuelle, que l'on peut vraiment appeler, elle aussi, la terre des saints. C'est, de là que sortirent saint Mavilus, saint Vérule, saint Victorien avec vingt-deux autres martyrs, et les plus illustres de tous, saint Boniface et sainte Thècle, père et mère de douze confesseurs transportés en Italie pour y subir le dernier supplice à cause de leur résistance aux ordres impies des empereurs. Leurs corps ont été réunis par la piété d'un roi lombard, Aréchis, dans l'église Sainte-Sophie de Bénévent.

“ Près d'Hadrumète, en face de Monastir et de Mehdià, les ruines de *Ruspe* et l'île de *Cercina* où saint Fulgence, accablé d'années et de fatigues, voulut se retirer dans la solitude, et où il avait construit un monastère pour se préparer au dernier combat, ce combat où il ne demandait à Dieu que deux choses : “ la patience en ce monde durant les souffrances de son agonie et la miséricorde dans l'autre.”

“ Plus loin, *Gafsa*, le poste le plus avancé qui soit aujourd'hui occupé par nos troupes, patrie des six martyrs Boniface, Rogatus, Libérat, Rusticus, Septimus et Maxime.

“ Dans l'intérieur du pays, *Thuburbo*, la Tebourba actuelle avec ses martyrs nombreux, et surtout son saint Servus, dont Victor de Vite nous a conservé la mémoire en ces termes :

“ Qui pourra dire les souffrances qu'endura pour Jésus-

(1) Par corruption *Massylitani*.

“ Christ, le noble et généreux martyr Servus, de Thuburbo.
“ Après avoir été souvent assailli de coups, on le lia, en
“ présence de tout le peuple, avec des cordes de chanvre, à
“ une poulie qui servait à l'élever à une grande hauteur,
“ puis, lâchant les cordes, on le laissait retomber de tout son
“ poids sur les cailloux de la place. Ainsi torturé à plusieurs
“ reprises, déchiré par le tranchant des pierres, tout son
“ corps était en lambeaux. Déjà du temps de Genséric, il
“ avait enduré un supplice presque semblable pour avoir
“ refusé de trahir le secret d'un de ses amis. Mais quels tour-
“ ments n'était-il pas disposé à supporter, plutôt que de renier
“ sa foi ? Lui qui avait été si fidèle à un homme, sans
“ espérer de récompense, il devait l'être à celui qui doit
“ récompenser notre foi.” (1)

“ *Sicca*, le Kef actuel, patrie d'Arnobé, où, par l'ordre
d'Hunéric, fut réunie la troupe généreuse des 4966 martyrs
qui furent chassés dans les déserts au milieu des Nomades,
dans des conditions de cruauté d'une part, d'héroïsme de
l'autre qui ne sauraient être assez célébrées :

“ Qui pourrait rapporter sans larmes, dit Victor de Vite,
“ ce qui se vit lorsqu'Hunéric condamna des évêques, des
“ prêtres, des diacres et d'autres membres de l'Eglise au
“ nombre de 4966, à être relégués dans les déserts ? Parmi
“ ces confesseurs, il y en avait de malades, d'autres si âgés
“ qu'ils étaient devenus aveugles de vieillesse, et parmi ceux-
“ ci, le bienheureux Félix, évêque d'Abbir depuis quarante-
“ quatre ans. Il était tellement paralytique qu'il n'avait plus
“ ni sentiment, ni parole. Voyant qu'il ne pouvait être placé
“ à cheval, nous fîmes prier le roi de permettre qu'il restât
“ à Carthage jusqu'à sa mort qui ne devait pas tarder, puis-
“ qu'on ne pouvait l'emmener en exil. A quoi ce tyran féroce
“ répondit : “ S'il ne peut aller à cheval, qu'on l'attache
“ avec des cordes à des bœufs qui le traîneront où j'ai com-
“ mandé qu'il aille ? ” Mis en travers sur un mulet, comme
“ on ferait d'un tronc d'arbre, nous le portâmes et le sou-
“ tinmes ainsi durant tout le voyage. Tous ces confesseurs

(1) Victor Vit. *Hist. pers. Ganda!*. Liv. V, ch. II.

“ furent réunis afin d'être mis entre les mains des Maures, qui les devaient mener dans le désert.

“ Il y avait aussi parmi eux plusieurs enfants que leurs mères suivaient par ce sentiment de tendresse qui leur est propre ; parmi elles, les unes étaient joyeuses, les autres tristes, les unes se réjouissant d'avoir mis au monde des martyrs, les autres, pour les délivrer de la mort, tâchant de leur persuader de renoncer à la foi. Mais aucun de ces enfants ne se laissa vaincre et cette tendresse charnelle ne put fléchir leur courage.” (1)

“ Il cite ensuite un trait vraiment admirable même parmi tant d'autres : “ Pendant que nous faisons route avec l'armée des serviteurs de Dieu, et que nous marchions plutôt durant la nuit que durant le jour, à cause de l'ardeur du soleil, nous vîmes une femme âgée, qui, d'une main, portait un sac et des vêtements, et tenait de l'autre un enfant, auquel, pour l'encourager à marcher, elle parlait ainsi :

“ — Courons, mon fils, car vous voyez avec quelle joie les saints se hâtent vers leur couronne.”

“ Et sur ce que nous la reprîmes de ce qu'elle venait ainsi se joindre à une troupe si nombreuse et troubler la compagnie des saints, elle répondit :

“ — Bénissez-nous et priez pour moi et cet enfant, mon petit-fils ; car, toute pécheresse que je suis, je suis la fille de l'ancien évêque de Zurite.”

“ — Comment donc, lui répondîmes-nous, êtes-vous en aussi mauvais état, et pourquoi venez-vous ici de si loin ? ”

“ — J'y viens pour aller en exil avec cet enfant, répondit-elle, de crainte que le démon, le trouvant seul un jour, ne le fasse sortir de la vérité pour le précipiter dans la mort éternelle.

“ A ces paroles, nos yeux se remplirent de larmes, et nous ne pûmes dire autre chose, sinon : “ La volonté de Dieu soit faite.” (1)

“ Mais je sens que je m'étendrais sans mesure. Vos asso-

(1) Vict. Vit. *Hist. pers. Fand.*

(1) Vict. Vit. *Hist. pers. Fandal*

ciés me le pardonneront. La nouvelle église de Carthage est pauvre des biens de ce monde, et il ne dépend pas de moi de l'en enrichir. Je veux du moins la parer de bijoux dont rien ne peut la dépouiller, je veux dire la sainteté de ses fils d'autrefois.

“ Que de noms néanmoins j'aurais à citer encore ! *Uzalis*, près d'Utique et ses deux martyrs Félix et Gennadius, *Thinnisa*, avec saint Félix ; *Theudalès*, avec son saint évêque Habetdeus, durant la persécution vandale ; *Membressa*, avec ses quarante-trois martyrs, parmi lesquels Ammon, puis Emilien, Didyme, Poemus et Lassa ; *Vaga*, la Béja actuelle et les martyrs qui portent son nom ; *Culciionum*, avec sa nombreuse troupe de confesseurs de la foi et son intrépide sainte Victoire ; *Abbenza*, et son évêque saint Valérien, victime de la persécution de Genséric ; *Thimida-Regia*, avec les saints de son nom ; *Carpî* et ses nombreux martyrs mis à mort par les Donatistes ; *Perada*, et son évêque saint Germain et trois héroïques femmes les saintes Dionysia, Dativa et Léontia ; *Vita* et son évêque, saint Papinien ; *Sufès*, la Sbiba actuelle avec ses soixante martyrs ; *Nepte*, la Nefte moderne, avec saint Laetus, son évêque ; *Tambaïca*, avec ses deux frères que la foi unit dans un même triomphe.

“ Mais c'est assez parler des temps anciens du christianisme. Dans les longs jours de mort qui suivirent l'invasion musulmane, que de noms nous aurions à mentionner, depuis ceux des disciples de saint François jusqu'aux fils de saint Vincent de Paul et aux religieux de la Trinité et de la Merci !

“ Que d'actes de dévouement surnaturel, où l'on vit les Rédempteurs, selon le nom glorieux que leur a donné la reconnaissance des captifs, sacrifier leur liberté et leur vie pour sauver les âmes de leurs frères ! Les anciens bagnes de Tunis, ceux de Bizerte, sont consacrés par ces héroïques sacrifices et par le martyre d'esclaves sans nombre qui aimèrent mieux verser leur sang que trahir leur foi.

“ Enfin, dans des temps plus rapprochés de nous, comment oublier deux figures chères au monde, plus chères encore à la France, celles de l'un de ses plus grands rois et de l'un de ses saints les plus populaires, saint Louis et saint Vincent de Paul.

“ Saint Louis sanctifiant par sa mort les ruines de Carthage, et saint Vincent de Paul, illustrant par sa captivité, par sa patience, par le miracle de sa charité, la ville musulmane de Tunis. Saint Louis adressant à Dieu cette dernière prière : “ *Qui me donnera de voir la foi chrétienne prêchée à Tunis!* ” Saint Vincent de Paul convertissant un renégat, son maître, et le ramenant en France avec lui, comme un trophée.

“ Telle est donc la moisson du passé dont je parlais en commençant, moisson incomparable de vertus, de sainteté, de gémies, de gloire, de miracles que nous a léguée le passé.

“ Mais si nous succédons aux saints et à de tels saints, quels ne sont point nos devoirs dans le présent et dans l'avenir !

(A suivre.)

LES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

(L'Univers)

M. Francis Train est bien connu aux États-Unis. C'est un enfant de la New-England, un véritable Yankee, tout imprégné des erreurs protestantes. Sans jouer un grand rôle politique, il a occupé l'opinion publique par ses écrits, ses discours et ses lectures ; ses excentricités ne l'ont pas moins mis en vogue. Tout enfant, il sympathisait avec les pauvres missionnaires protestants, qui enduraient tant de peines à convertir les païens, ainsi qu'on le répétait dans les écoles du dimanche, dans le Massachusetts. Il contribuait aux quêtes pour ces pauvres missionnaires, et cueillait des petites baies dans les bois pour les vendre au profit des missions.

M. Train vient de visiter le Céleste-Empire, et il rend compte de ses impressions dans une lecture faite à Cincinnati. Nous regrettons de ne pouvoir rendre, dans une pâle traduction, le pittoresque du langage de M. Train. Voici comment il raconte ce qu'il a vu en débarquant en Chine :

“ Une courte marche me conduisit à la maison du missionnaire ; une avenue ombragée et tenue bien propre s'étendait au-devant de cette maison, dont la porte était ornée d'un large bouton d'argent. Eh bien ! je m'arrêtai à considérer ce bouton de porte, et que pensez-vous que je crus voir ? je m'imaginai que ce large bouton d'argent était formé de pièces de 25 centins que j'avais données pour les missions quand j'étais enfant. Quelques minutes après, je faisais sonner la clochette et j'étais reçu par un laquais anglais, bien habillé, poudré, rasé, et me demandant d'un ton assez hautain ce que je voulais. Je lui dis que je désirais parler au révérend missionnaire, si cela était possible.

“ Il me répondit que son maître n'avait pas encore fini sa toilette, mais que dans quelques minutes il serait à son service ; en même temps il me fit entrer dans la salle d'attente. Le domestique prit ma carte, et pendant son absence j'eus le temps d'admirer l'élégance des appartements. Tout ce que l'art moderne a inventé pour rendre une habitation confortable, belle et plaisante, se trouvait là réuni. La massive fermeture en chêne, les riches tapis, les glaces, l'ensemble de la disposition du mobilier, me faisaient supposer que j'étais dans un des palais de Grosvenor square, au lieu d'une maison de missionnaire sur la côte sauvage de la Chine.

“ Au bout d'un quart d'heure j'entendis des pas lourds sur l'escalier, et je vis descendre un gentleman gros et robuste, vêtu d'une riche robe de chambre et de pantouffes ; il portait dans ses bras un charmant petit baby. Après une salutation gracieuse, il ouvrit le parloir et me pria d'entrer. L'appartement était grandement meublé : au milieu, une large table, sur laquelle était une bible dorée. Il plaça le baby sur la table et s'amusait des cris de l'enfant, et j'en vins à conclure que la bible et les babies ne devaient pas aller ensemble. Je trouvai ce gentleman très courtois, plaisant, d'une conversation intéressante, et très versé dans les nouvelles du jour : il me dit qu'il allait rarement dans l'intérieur et avait la charge d'une mission et d'une église à la distance de sept milles.

“ Sa principale occupation consistait à distribuer des Bibles et des tracts dans toutes les directions. Il me fit voir une chambre remplie de plusieurs tonnes de littérature sacrée. Je lui exprimai le désir de faire une petite excursion dans le pays, et il s'empressa de m'offrir son cheval, en me priant de ne pas oublier de prendre part à son lunch à mon retour, ce que j'acceptai volontiers.

“ A mesure que l'on s'éloigne de la côte, l'aspect du pays ne s'améliore pas. Le terrain est dur, sec, crevassé, et des nuages d'un sable fin vous aveuglent. Nous avons parcouru plus de trois milles, et je songeais au retour quand j'aperçus, à la distance d'un quart de mille, une figure mouvante, le seul être vivant que j'aie rencontré depuis mon départ de la maison du missionnaire.

“ En approchant, je reconnus que c'était un homme, menant par la main un petit âne attaché à une petite charrette, où se trouvait une assez lourde cargaison. L'homme semblait tirer l'âne et le chariot. La curiosité me poussa d'attendre l'arrivée de ce voyageur dans le désert, et quand il fut assez rapproché, je fus convaincu que ce n'était pas un naturel du pays, mais un malheureux Européen, qui menait une dure existence en colportant quelques marchandises parmi les indigènes de cette terre inhospitalière. C'était un homme de haute taille, maigre, avec des cheveux et une barbe d'une longueur respectable. Son principal vêtement consistait en une robe de grossière étoffe, serrée par une corde pour ceinture. Je l'interrogeai en français en le saluant humblement. Il me répondit dans cette langue. Je m'informai de la direction qu'il prenait, et il m'indiqua un point opposé à celui de la côte. Sur le chariot, il y avait de vieux vêtements, quelques bou teilles et un panier rempli de fruits.

“—Mon bon ami, vous avez sans doute embrassé par vocation le métier de colporteur. Comment vont les affaires dans ce pays désolé, lui demandai-je.

“—Vous vous trompez, bon ami, je suis un médecin et je me dirige vers une *maison de santé* que je possède à une petite distance d'ici.

“—Excusez-moi, ami, mais, au nom de la raison, qui a pu décider un homme de votre profession à quitter l'Europe. et à venir dans cette contrée, pratiquer la médecine ?

“ Je sentis la rougeur me venir au front quand je vis l'émotion que mes paroles avaient produite sur la face de ce vieillard, et je pensai que peut-être j'avais touché une corde sensible, quelque grand chagrin qu'il aurait voulu oublier. Mais bientôt-il reprit sa sérénité et me répondit d'un air souriant : Je suis médecin et j'ai quelque talent pour l'emploi des racines et des herbes, de potions calmantes qui guérissent les infirmités humaines ; cependant, moi, mon principal et seul souci est de guérir les âmes. Je suis ici par l'ordre de mon divin maître pour instruire dans la foi du Christ ces malheureux infidèles. Je suis un prêtre catholique, et je remplis ma mission de mon mieux. Il relâchait

en même temps sa corde, et tirait de sa poitrine un petit crucifix qu'il baisait dévotement.

“ Il me déclara qu'il avait acquis une parfaite connaissance de la langue chinoise et qu'il était depuis 15 ans dans cette mission. Pour se rendre utile, il avait étudié les propriétés médicales des plantes, et pouvait ainsi guérir plusieurs maladies d'un caractère peu malin ; il avait par ce moyen acquis la reconnaissance et l'estime des indigènes, et avait fait un certain nombre de conversions à quatre milles de là, et avait bâti une église, une école et un hôpital où il traitait les malades.

“—Etes-vous content de ce genre de vie ? lui demandai-je. Loin de votre pays, sans sociétés, sans amis, ne goûtant aucune des joies du monde ? Certainement ce que vous faites ici est au-dessus de ce que les épaules humaines peuvent supporter.

“—Sachez, mon ami, dit le bon missionnaire, que je suis aussi heureux qu'un mortel peut l'être. Je vis dans les divines contemplations, et je m'efforce de marcher sur les traces de mon cher Maître et Seigneur. Ma plus grande ambition est d'amener les misérables enfants du désert à la connaissance de la vraie foi, et d'en faire des enfants et des disciples du Christ ; et si, en remplissant mon existence, j'obtiens la couronne du martyr, je l'accepterai de grand cœur. Mais je vous prie de m'excuser, car plusieurs pauvres personnes attendent mon arrivée ; acceptez ma bénédiction comme un bonjour. Et sans y réfléchir, mon compagnon et moi nous courbâmes la tête pour recevoir la bénédiction de ce bon vieillard. Ces yeux plein de douceur, cette face pâle, amargie, cette robe souillée par un long usage, ces sandales en trop mauvais état pour le préserver des cailloux et du sable pointu ; cette amabilité de manières, cette noble et sublime expression de sentiments, tout cela me remplit de la conviction qu'il fallait quelque chose de plus qu'humain, quelque chose de divin, dans une religion qui remplit les poitrines d'une telle ardeur, d'un tel zèle, et leur apprend une telle abnégation de soi-même et un tel héroïsme de l'âme.

J'envoyai une note polie à mon ami le missionnaire protestant, pour m'excuser de ne pas me rendre à son lunch, et

pendant que je retournais à mon navire prêt à lever l'ancre, je pensais que si j'étais encore un enfant dans le Massachusetts et si j'avais 25 cents à épargner chaque semaine, je saurais mieux à quelle sorte de missionnaire je les donnerais."

J. R. M.

SOUVENIRS DU JAPON

(La Voix de Notre-Dame de Chartres.—Déc. 1884.)

L'approche de la fête de Saint-François-Xavier, l'apôtre par excellence du Japon, donne une émouvante actualité aux lettres des missionnaires qui évangélisent cette contrée si longtemps inondée *du sang des martyrs* ! M. l'abbé Ligneul, ce fils si dévoué de N.-D. de Chartres, cet exilé volontaire pour l'amour du Christ, a écrit dernièrement à ses amis de France. Une de ses épîtres contient sur l'état religieux du Japon à l'époque présente, d'intéressants aperçus que nous communiquons avec empressement à nos lecteurs.

« On ne saurait dire dans quelle confusion d'idées nous vivons (c'est notre cher et vénéré missionnaire qui parle).

Bouddhisme, Shintoïsme, Protestantisme, Matérialisme, Schisme grec et que sais-je encore ! Comment faire luire la lumière dans ce cahos ? La séparation de l'Etat et des deux religions japonaises païennes, peut y conduire. Elle a été proclamée le 12 août dernier. Désormais le gouvernement ne nommera plus les *bonzes*, il ne les soutiendra plus, et n'exercera plus sur la religion qu'une surveillance de police. Tous les journaux de Tokio réclament la liberté religieuse comme un droit ; que sortira-t-il de tous ces débats ? c'est le secret de Dieu. Quoiqu'il en soit, le Gouvernement paraît vouloir donner la liberté religieuse, et pour ne pas heurter les anciens préjugés là où ils existent encore, il y prépare peu à peu l'opinion. En réalité nous faisons bien comme nous voulons.

Les bonzes, nos voisins, à Sendai, ces jours derniers, n'ayant plus le moyen de vivre, ont mis la clef sous la porte et abandonné le temple principal de la ville. Presque partout les temples païens tombent en ruine ; au mois de juin, un bonze d'un des plus beaux temples est venu pour se faire séminariste, *rien que cela* ! Il a été remis à un peu plus tard évidemment ; cependant il ne se déconcerte pas ; au mois de juillet il m'a écrit, m'invitant à aller passer chez lui le temps de la grande chaleur, dans les bois sur une montagne, dans un pays charmant. J'ai envoyé un catéchiste à ma

place. Dernièrement un de mes confrères en a baptisé un fameux. Les bouddhistes de sa paroisse, pour le retenir, lui disaient : Et nous, qu'allons-nous devenir ? vous étiez notre guide, notre refuge ; si vous vous faites chrétien, qui nous conduira ? Et lui leur répondait : "vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de me suivre encore : jusqu'à présent je vous ai menti, et vous m'avez bien écouté, aujourd'hui je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?"

"Combien de traits semblables et blus édifiants encore, que nous laissons perdre, faute d'y penser ou d'avoir le temps de les rapporter.

"Pour faire le bien sur une plus vaste échelle il faudrait des ressources et, pour le dire en passant, nous sommes d'une pauvreté extrême. Mgr Ouzouff, notre saint évêque, est depuis huit mois en Amérique, prêchant, quêtant partout où il peut. Il n'en veut pas revenir qu'il n'ait de quoi établir deux belles écoles, avec des Frères du Canada. Du tracas on en a bien un peu, mais aussi quel plaisir !" Voici un petit trait qui montre quelle merveilleuse transformation s'opère en ces âmes une fois régénérées dans les eaux du saint baptême ; il est de nature à bien faire comprendre le genre de joie qui dédommage le missionnaire de ses chagrins, de ses fatigues et de ses pénibles labeurs !

"Il y a quelques temps, à neuf heures du soir, le cuisinier de l'école vint me trouver.

"Je ne suis pas tranquille, me dit-il. Il y a quinze ans, j'étais soldat avec un autre. Un soir nous bûmes, lui perdit sa bourse avec cinquante sous dedans, moi je la ramassai sans rien dire et je lui aidai à la chercher, bien assuré qu'il ne la trouverait pas. Las de regarder partout il s'en alla, et je passai le reste de la nuit avec son argent.

"Depuis ce temps, nous sommes devenus chrétiens tous les deux, et lui est sur le point de mourir, il ne sait pas que c'est moi qui ai pris son argent ; mais quand il va être devant le bon Dieu il le verra bien, alors qu'est-ce qu'il pensera de moi ? Et moi quand je mourrai aussi quelle figure ferai-je en le voyant ? Je ne veux pas perdre le ciel pour si peu. Je vous pris de m'avancer cinquante sous sur mon mois, je vais les lui rendre avec un petit cadeau pour satisfaction ; je serai tranquille après. Et il lui rendit la somme avec excuses le soir même. N'est-ce pas joli ?"